

Agone 1

Avertissements

Jacques Vialle; Thierry Discepol Serge Dentin, Olivier Salazar Fe

Avertissement

Cinq textes présentent dans leur forme singulière la même volonté de ménager un espace d'écriture échappant au cercle sans vertus de la légitimité.

Cet espace sera soumis aux exigences d'une pensée qui tente de se soustraire aux habitudes de référence et de déférence, de localisation et de reconnaissance, habitudes qui font que la parole consacrée rapporte plus souvent qu'elle ne coûte.

AGONE

* *

*

Il parlait de la connaissance comme d'une fin en soi.

L'oeil du sociologue, prolongeant la vision du philosophe, nous a révélé qu'il n'en était rien, et qu'il faudrait faire avec certaines impuretés...

Car il n'y a pas de lieu du discours qui ne soit enjeu d'autorité.

Même chose pour la critique, nulle extériorité ne nous permet jamais d'en assurer la force, et résistance à un pouvoir elle ne peut qu'assumer le rôle d'adversaire convenu, sinon convenable.

Car il n'y a pas de «lieu du grand refus», sinon le silence ou la disparition.

Alors, à moins de s'exclure du jeu, on n'a d'autre choix que de lutter pour y maintenir et y renforcer une position : la définition que l'on croit légitime du jeu lui-même.

Tout cela est bien connu.

Critique et résistance ne sont pas pour autant de vaines promesses, et la connaissance de leurs limites les débarrasse au moins de l'illusion romantique, pour les vouer à n'être que résolutions conscientes et délibérées avec, comme seul point d'ancrage, l'ambition de renforcer la connaissance en en renforçant la critique.

Ouvrir un espace critique c'est se préparer à ouvrir le feu, à pointer le discours savant lorsqu'il se produit comme magie à bon marché, à bousculer le pouvoir constituant de «la parole autorisée», à mettre à plat les tactiques d'imposition du savoir lorsque celui-ci n'a d'autre raison d'être que celle de s'imposer, ne témoignant par là, que de l'état particulier d'un rapport de forces.

* *

*

La dernière fois qu'on visita Frédéric il en était encore à crier la phrase de la fois d'avant. On s'est dit qu'au moins, tant que durerait la colère, durerait la vie. Il répétait, d'accord, mais au moins il parlait. Et il criait si fort qu'il était impossible de ne pas entendre, et parce qu'il se répétait sans cesse, il était difficile de ne pas finalement comprendre. Il se répétait, d'accord, mais il ajoutait chaque fois un petit quelque chose, modifiait un détail, ce qui faisait que de ses cris, on ne s'ennuyait jamais, même si à rester trop longtemps trop près, on le quittait un peu assourdi. Surtout que, à l'entendre crier aussi fort, on ne pouvait douter qu'il ne soit pas absolument sûr de la vérité des phrases qu'il répétait sans cesse. On s'est dit qu'il ne fallait pas le laisser crier, comme ça, tout seul, à toujours préparer la phrase d'après ; et puis, la colère pouvait tomber, et la vie alors cesserait.

On en est là.

Thierry Discepolo

* *

*

— Qu'allez-vous faire seul dans ces hautes montagnes qui nous entourent ?

— Rien... Enfin, je veux dire... Je marche. Chaque fois un chemin différent. L'air y est si pur et si clair. Au début, l'accès est un peu abrupt. Falaises et corniches en ont découragé plus d'un. Le vide est tout proche. Puis, mille formes s'offrent à vous : le creux d'un rocher, l'arête d'un bloc, la courbe d'un vallon.

— Mais pourquoi n'y restez-vous pas là-haut, où tout paraît si beau ?

— J'ai autrefois essayé d'y construire une bâtisse. Je dirai plutôt une citadelle, maintenant. Un lieu imprenable d'où l'on voyait la plaine enfumée. On devinait l'agitation des hommes. Mais le sol s'est déroché et les fondations ont glissé dans un éboulis.

— Ah oui, les ruines qu'un vieil archéologue de l'Académie, le professeur Temps*, attribuait à la décadence de la civilisation des plateaux, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Certains étaient persuadés que vous cherchiez quelque minéral ou pierre précieuse.

— Non.

— Moi je crois que vous fuyiez la justice des hommes. On m'a dit que vous aviez...

— Pardon de vous interrompre. Je vois quelques amis qui m'appellent pour faire la loi à quelques bouts de papier.

* prononcer le «s».

Philippe Boissinot

* *

*

Le physicien : «Quelle beauté, quelle cohérence !»

Le Musicien : «Quelle beauté, quelle cohérence !»

Il y avait quelque chose d'irréductible en lui qu'il ressentait.

Quelque chose qui ne référait à rien d'autre que lui.

Et qui pourtant ne lui appartenait pas.

Comment dire... Une certaine vérité, qui s'imposait.

Il ne pouvait rien montrer, il ne pouvait rien décrire.

Juste exprimer : la force d'un problème, qui n'était pas posé.

Et ne le serait jamais.

Une évidence qui n'avait pas valeur de preuve.

Une question, qui n'appelait aucune métaphore.

La vie elle-même, comme question.

Juste une question.

La puissance explicative, et cette réalité qui se donne à comprendre.

Cette réalité qui se donne, n'est-ce pas ?

Comme la putain du quartier.

Il avait découvert... une certaine loi.

Sa loi à lui, il l'avait reléguée, à la subjectivité.

Il se disait «Hors-la-loi».

Que son corps, c'était une erreur de la Nature.

La Nature immorale.

Qu'est-ce qu'une «Idée sans Corps» ?

Qu'est-ce qu'une «Question de Physique» ?

Non ! Il n'y a pas de valeur de la découverte.

Ce ne sont pas les scientifiques qui font l'intérêt de la science.

Sentir, vibrer, être affecté : ce que l'on ressent n'est pas toujours Vrai.

Une rigueur, pas d'états d'âme.

Un état d'esprit, à la rigueur.

Nous : «Ce n'est pas un extérieur que nous devons trouver -- encore trop imprégné de frontières -- mais plutôt un dehors, comme un désir qui, naissant des exigences propres à notre travail particulier, nous propulse hors de nous-mêmes».

Serge Dentin

* *

*

Un espace de luttes symboliques en plein soleil où les forces corporelles s'affrontent esthétiquement, éthiquement, jusqu'au point d'équilibre où le danseur est maintenu sur le dos du taureau. C'est ce moment que les artistes minoens ont fixé sur les fresques : l'acrobate, maintenu par les mains au-dessus des cornes ploie avec élégance et facilité.

La valeur de la danse où l'oeuvre et la vie se confondent est hautement symbolique, elle est distance ironique avec soi, audace de se faire l'instrument du jeu avec la vérité et la mort.

Sur la fresque de Knossos, le mouvement est arrêté par le trait de l'artiste, mais avant lui tout était acte, effort présent, moment exact où il s'agit pour l'individu de devenir l'absolu de ses possibilités.

L'opposition ne tendrait qu'à cela, au moment de grâce existentielle où le désir d'être coïncide avec l'être. L'image appauvrie évoque un retour qui ne peut être imité mais qui rejaillit dans l'espace agonale.

La conscience du poids négatif de la mémoire est une oeuvre perpétuellement inachevée.

Olivier Salazar-Ferrer

Agone 1

Monologue en forme de dialogue

Discepolo Thierry

Monologue en forme

de dialogue

De même âge : L'Autre, posé, parle lentement et clairement, en insistant systématiquement sur certains mots, et reste impassible, même quand il est coupé ou contredit; L'Un, précieux, d'élocution et de mobilité théâtrales, emphatique dans les citations dont il décore ses phrases, affecte souvent un air absent.

L'Un

Sans aucun doute, c'est bien vous !

Et que dois-je trouver à l'origine de votre présence en ces lieux à une heure si tardive ?

L'Autre

Vous le savez, mon cher, toujours la même quête.

Mais, et vous-même ?

L'Un

Je ne sais trop; je me suis égaré.

Une quête, avez-vous dit. Et quelle peut-elle être, pour que sa réalisation nécessite une telle veille en un cadre si austère et peu propice à tout éveil des sens ? Tout cela ne me semble pouvoir concourir qu'à une sombre naissance. Cacheriez-vous, un être aussi sérieux que vous, quelque dévotion à la Sapience ?

L'Autre

Rien de tout cela, mais encore et toujours la connaissance scientifique du vivant.

L'Un

Comme je le craignais, il s'agit d'insomnie !

L'Autre

Vous voilà encore à faire de l'ironie. Vous ne résistez pas à l'ironie, bien que vous ayez dépassé l'âge auquel on ne sait pas y résister, quand on aborde les choses sérieuses.

L'Un

Vous avez remarqué cela. Vieille faiblesse d'adolescent qui, ayant goûté à la dialectique, en abuse.

L'Autre

C'est le mot. Mais pour en faire quoi ?

L'Un

Par jeu, déchirer avec le raisonnement tous ceux qui s'approchent.

L'Autre

Jeu stérile. Je vais donc vous exposer mes projets, vous expliquer ce que, visiblement, vous vous refusez toujours à comprendre.

L'Un

Veuillez bien pardonner mes manières grossières et les chemins détournés que j'ai pris, mais nous voilà arrivés là où je voulais en venir. Et permettez-moi de m'installer confortablement pour qu'enfin des lumières—les vôtres—entrent en moi.

L'Autre

Je suis ici pour rédiger mon prochain article. Et vous avez dû deviner, par les prudentes questions que je pose ici et là, à vous-même, depuis quelque temps, que celui-ci ne sera pas de la même nature que ceux qui ont précédé. Car pour tout vous dire, j'ai ressenti le nécessité de m'élever de l'analyse à la synthèse et de l'expérience à la théorie.

L'Un

Pour de tels projets, j'oserais presque parler de lévitation. Je vous aurais averti, méfiez-vous des dérives mystiques.

L'Autre

Je crois savoir que vous ne vous intéressez pas à ces auteurs en épistémologie qui pensent l'expérimentation afin de formaliser une méthodologie, qui nous permettra de traiter de la connaissance sur de véritables bases rationnelles. Et j'oserais presque dire logiques.

L'Un

Dieu préserve ceux qu'il chérit des lectures inutiles.

L'Autre

Domage, car la synthèse de tels auteurs nous aidera à construire une théorie complète à partir d'un corpus empirique, c'est-à-dire de ce qui reste, réellement et concrètement d'une vie consacrée à la recherche expérimentale.

L'Un

En quelque sorte, une biographie testamentaire empirico-intellectuelle.

L'Autre

Si vous voulez...

L'Un

Ainsi, le théoricien n'est que l'empiriste vieillissant. Si j'ai bien compris le fond de vos pensées.

L'Autre

Si vous voulez, en quelque sorte.

Mais plus exactement, je me suis placé dans une optique pluridisciplinaire, pour suivre l'évolution point par point de la littérature concernant plus ou moins directement mon sujet et ma spécialité. Une sorte d'extension à tous les points de vue. Et c'est récemment qu'un courant dominant d'idées s'est imposé à moi. En effet, les résultats positifs de domaines apparemment indépendants se présentaient devant mes yeux comme la convergence obligatoire vers une nouvelle synthèse, une nouvelle analyse. Ce qui modifie en profondeur mes conceptions du vivant...

L'Un

Ce vivant, dont l'harmonie est trop exquise pour que l'impuissante analyse en note les nombreux accords.

L'Autre

...voilà pourquoi mon projet doit passer pour une sorte de mise au point des enjeux, des conditions d'élaboration et des directions qui composent ce courant d'idées.

L'Un

Vous n'avez tout de même pas la naïveté de croire que votre «courant d'idées» puisse être autre chose qu'une illusion et votre «convergence» une coïncidence; des «idées» sans ampleur et recopiées en toute innocence ou à la suite d'étroits calculs, sont le lot des incompréhensions de ces auteurs qui publient successivement leurs quotidiens maquillages de fausses innovations. «Idées» qui n'ont pour seule fonction que le plus trivial des remplissages, jusqu'à ce qu'une copie systématique leur donne l'importance que votre célébrité couronne aujourd'hui comme la dernière des panacées.

L'Autre

Je constate que vos facultés d'imagination et vos qualités d'auteur de fiction sont restées intactes. Mais ma «naïveté» ou ma «célébrité» n'ont rien à voir ici, car il s'agit des évidences les plus claires.

L'Un

J'avais oublié vos compétences dans l'étude des évidences les plus claires, comme de celles qui sont les plus cachées.

L'Autre

Les évidences sont des évidences et c'est tout. Où voulez-vous en venir?

L'Un

À cela même que les évidences sont des évidences, quelles que soient les ombres derrière lesquelles certains mal intentionnés s'évertuent à les dissimuler.

L'Autre

Je vois.

Pour continuer, vous savez que depuis toujours, j'entretiens une passion pour les premiers grands expérimentalistes. Et c'est dans leur lecture que j'ai cru retrouver une brillante formulation (dans les termes de l'époque, bien sûr) de prémisses encore inexplorées, qui confortent mes positions.

L'Un

De l'interprétation en termes prophétiques des textes anciens, ou La difficile quête des paroles sages de nos grands hommes qui sont précurseurs de toutes choses.

Admettons, voulez-vous, que je sois un émule de Monsieur Charles Baudelaire. Je vais alors prétendre pouvoir trouver, dans son oeuvre, toutes les prédictions et toutes les vérités. Dans *Le Spleen de Paris*, «L'invitation au voyage» énonce que «chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel». Devons-nous en conclure pour autant que ce poète avait prévu la découverte des opiacés, neurotransmetteurs endogènes ?

L'Autre

Vous parlez de coïncidences, quand je veux mettre en évidence des convergences. Mais soit. Il est certain que ce qui fait la grandeur d'un auteur, c'est qu'il est toujours d'actualité. Baudelaire lu comme un neurobiologiste méconnu me semble un point de vue peu orthodoxe, mais pourquoi pas.

L'Un

N'est-ce pas opérer un peu sévèrement cette rigueur aux teintes logiques, dont vous faites sans cesse l'éloge, que de lui greffer cette nouvelle souplesse aux couleurs prosélytes ?

L'Autre

Si de nos jours, le savoir repose effectivement, et d'ailleurs nécessairement, sur la rigueur (dont le modèle est la logique), qui seule permet de fonder la rationalité scientifique, il n'y a aucune raison de négliger...

L'Un

Ne rien négliger, le beau principe !

L'Autre

Agone 1

...aucune raison de négliger les formes précédentes qu'a pris le savoir, ici et ailleurs.

Mais pour en revenir à notre sujet, j'aimerais insister sur l'idée de continuité, qui d'ailleurs contient celle de cumulativité. C'est en effet un concept tout à fait central pour comprendre le pourquoi et le comment du progrès...

L'Un

Cette grande hérésie de la décrépitude.

L'Autre

...de la connaissance scientifique et technique. Parce que cette continuité recouvre l'histoire du savoir positif en deçà et au-delà des périodes obscurantistes, elle s'impose depuis l'Antiquité grecque où il prend naissance, jusqu'à Galilée puis Newton, le grand xix^e siècle qui a vu la technique révolutionner la science et la société, et enfin dans notre xx^e siècle qui a vu le savant se faire chercheur...

L'Un

Si les vaincus ont encore du chemin à faire que dire des autres et quel nom leur donner sinon le beau nom de chercheur.

L'Autre

Oui, parce que la recherche rétribuée fait sortir le savant du cercle étroit de la science aristocratique, qui nous privait des contributions du plus grand nombre.

L'Un

Oh, le beau mérite !

Mais ne vous vois-je pas ici en train d'opérer une distinction qualitative dans cette grande famille d'assoiffés de connaissances indubitables ?

L'Autre

Il y a effectivement une différence, mais discrète, parce que le chercheur vit dans un monde ultra-médiatisé où l'équipe structurée est la nouvelle unité de travail.

L'Un

C'est curieux, mais vu d'ici, j'ai plutôt l'impression que l'on n'extrait pas souvent vos chercheurs de leurs placards—et de toute façon, quelques—uns seulement —, pour les faire participer à cet arc—en—ciel.

L'Autre

Mais de quoi parlez-vous ? Il n'y a pas de recherche moderne sans cela, sans l'établissement d'une réelle communauté de gens, véritablement interconnectés et centrés autour d'un projet commun; sans réseaux, pas de communication, donc pas d'efficacité réelle. Comparativement, le savant vivait comme un solitaire, dans un monde où la lenteur du courrier illustre bien la nature des échanges possibles.

L'Un

Enfin, je vous comprends là pleinement !

Permettez-moi donc de développer quelque peu vos réflexions sur ce sujet. Je vois dans votre distinction entre savants et chercheurs, la source d'une possible résolution des difficultés théoriques que rencontrent certaines écoles d'épistémologie : celles qui prétendent décrire par le même mécanisme historique la constitution du savoir scientifique, depuis sa naissance jusqu'à nos jours. Il s'agit de celles-là mêmes qui discutent en termes de «révolution scientifique», «changement de paradigme», etc. Ainsi, il faut peut-être voir «l'incommensurabilité» qui, selon ces écoles, règne entre deux «paradigmes» (si l'on laisse à ce terme son acception la plus forte) qui se succèdent : non pas tant au niveau de l'accession à un savoir sur le monde, qu'à celui du passage entre une science de savants lettrés et la science de nos chercheurs fonctionnarisés ou soumis aux lois du marché.

Il en va ainsi des difficultés que rencontrent les épistémologues qui, en croyant décrire notre science de chercheurs, traitent encore de cette entité idéale et passée que fut la science des savants.

L'Autre

Je crois que vous développez trop librement mes remarques.

L'Un

Certes, mais sans vous trahir, j'en suis sûr.

D'ailleurs, j'aimerais encore développer devant vous, en l'associant à votre distinction savant-chercheur, cette continuité particulière qui vous tient, semble-t-il, tant à coeur.

Il est possible d'effectuer un parallèle, que je crois plus heuristique que scandaleux, entre la science au xxe siècle, notre science de chercheurs, et la théologie aux mains des clercs des universités de notre Moyen Âge. Voilà bien votre «continuité saltatoire», si j'ose l'appeler ainsi.

Ce Moyen Âge qui a vu soulever des questions sur le sexe ou le système digestif des anges, et la présence en enfer ou au paradis de Platon, d'Ulysse et des autres grands des âges antiques, selon qu'ils auraient, oui ou non, embrassé la foi chrétienne, s'ils y avaient été confrontés.

Si la science fonde indubitablement la connaissance au xxe siècle, c'était bien le rôle de la théologie en ces époques troublées, et notre innombrable et mouvant peuple de chercheurs correspond bien au leur, de moines. Les débats qui animaient leur quotidienneté étaient, pour la plus grande part, totalement stériles, je veux dire par là impropres à fonder à nouveau leur foi. Les moines savants étaient essentiellement des copistes et leur grand nombre constituait la réponse la plus efficace, d'un côté à la défection d'une imprimerie à venir, et de l'autre à la puissance d'une Église toujours plus gourmande de territoires et de prérogatives. Un penseur, parfois, innovait et ainsi restructurait un dogme en imposant une nouvelle lecture des textes, ce qui alimentait les débats suivants et réfutait ou absorbait les précédents. Mais la règle restait la reproduction, selon le moule.

Aux précisions les plus ténues et aux explorations les plus vaines, dans un champ nouvellement ouvert au sein de la théologie du Moyen-âge, correspond bien la délirante consommation des théories scientifiques qui hantent ce XXe siècle. Nos dogmes fondateurs sont rares et nos rhéteurs stériles nombreux; nos «ordres» se reconnaissent des «pères vénérés» et sont en concurrence sur des enjeux plus politiques que thématiques; les questions traitées sont sans risques car sans portée; et publiées, elles ne peuvent trouver la justification de leur nombre infini et de leur pérennité contre nature, que dans l'entretien de nouveaux moinillons.

Mais si pour le moins, comme l'oeuvre du Docteur Angélique, notre «littérature» pouvait être lue six siècles plus tard.

L'Autre

Vous ne savez donc que détourner les propos les plus sérieux pour servir vos discours les plus farfelus.

À vous entendre, on pourrait penser que toute la connaissance scientifique ne sert à rien.

L'Un

Si je me laissais aller, je pourrais dire que non seulement, la connaissance scientifique n'augmente en rien le niveau général de notre culture, mais qu'en outre elle n'est qu'une sorte de luxe en vue de développer et de sauvegarder un type d'homme : le chercheur, qui n'a d'autre finalité que d'entretenir les mouvements de la machine qui l'a engendré.

Mais, je n'oserais jamais vraiment penser une telle chose.

L'Autre

C'est heureux.

De plus, si je distingue les savants des chercheurs, ce n'est pas pour les opposer ou discréditer les uns par rapport aux autres. Que n'auraient pas accompli nos savants, s'ils avaient eu à leur disposition des outils tels que nos colloques interdisciplinaires, si importants aujourd'hui, si essentiels pour la vie de notre communauté scientifique.

L'Un

Je ne peux que vous accorder l'inépuisable fécondité de ces colloques. Des spécialistes en écoutent d'autres sans vraiment comprendre ce qui est dit, ils retiennent tant bien que mal quelques concepts captés au gré de leurs éveils et qu'ils croient pouvoir raccrocher à leur propre sujet d'étude, pour les étaler à leur retour, devant les yeux écarquillés de leurs collègues prêts à tout entendre, pourvu que cela soit nouveau, mais tout de même, provienne d'un mandarin ou de quelque nouvel auréolé, dont l'intégrité, à n'en pas douter, ne peut qu'égaliser le savoir, puisqu'il est arrivé là. En outre, il va sans dire que les distractions que fournissent les colloques et leurs Monsieur Loyal, sont essentielles à la vie de la communauté scientifique.

Les règles de survie qui régissent la profession ont transformé nos chercheurs en êtres antennés, habiles à capter toute nouvelle orientation disciplinaire, pas tant en matière de théories et de critique, que de promotion et de crédits.

L'Autre

Habilités qui sont nécessaires !

L'Un

Combien de profondes et véritables idées passeraient inaperçues sans les habiletés de ceux qui savent faire de nécessité vertu ?

L'Autre

Agone 1

Je le répète, nécessaire !

Mais comment pouvez-vous ne pas être conquis par la richesse de ces réunions dans lesquelles règne un tel turn over de théories, qu'elles sont des espaces privilégiés pour que s'établissent les feed back indispensables à la mise en place de tout nouveau point de vue ?

Et puis, qu'est-ce que ces insinuations sur l'intégrité ?

L'Un

Des insinuations ? quelles insinuations ? Ai-je insinué quelque chose ? Alors laissez-moi préciser. C'était à propos de morale, je suppose. Que le domaine des valeurs est difficile ! Les apparences y sont trompeuses et les solutions interlopes y prennent si bonne figure que l'on ne sait plus s'il est vraiment possible d'aboutir sans louvoiements, sans détours vers de sombres terres, dont il vaut mieux savoir oublier les remugles, si l'on ne réussit pas enfin à les goûter. La radicalité elle-même y perd ses beaux contrastes, quand elle ne sert qu'à réaliser des alliances et établir des distances utiles.

Ainsi, dans la république des chercheurs, où seul domine le mérite, il reste essentiel de ne pas négliger, si l'on veut qu'un jour ce mérite soit reconnu à sa juste valeur, de perdre une grande part de son temps à le promouvoir. Car le mérite est le fait d'un seul tandis que la promotion est le rêve de tous, et celui qui oublie ce devoir social qu'est l'arrivisme se prive de pouvoir offrir aux autres, dans les années de succès, l'appui à la faveur duquel ils pourront arriver à leur tour.

L'Autre

Pourquoi tenez-vous à mettre en avant des calculs froids et dictés par une stratégie cynique à laquelle personne ne doit échapper, s'il veut faire carrière ?

L'Un

Ce n'est pas que j'y tiens tant.

L'Autre

Je ne crois pas du tout, pour ma part, que toute mes relations professionnelles aient été choisies à la suite d'un calcul, et en vue d'une promotion sociale.

L'Un

Je ne le crois pas non plus.

(Car vous êtes un homme honorable, tous, ils sont des hommes honorables.) N'est-ce pas ?

D'ailleurs, n'est-il pas infiniment plus efficace d'éprouver, pour les êtres et les relations profitables, des sentiments vraiment sincères ?

L'Autre

Votre imagination ne s'arrête donc jamais de vous guider dans ces discours que vous êtes le seul à tenir pour des analyses, que vous seul ici croyez pertinents.

L'Un

S'il vous est confortable de louer à tout bout de champ mon imagination, qu'à cela ne tienne, faites.

Mais vous n'avez pas fini votre démonstration, je crois.

L'Autre

En effet, j'aimerais aborder quelques autres thèmes. Mais vous vous êtes rendu compte que les limites d'un article deviennent trop étroites pour ce que je vous ai déjà exposé. La rédaction d'un ouvrage est dès maintenant envisageable...

L'Un

Et au surplus, mon fils, sois averti : faire beaucoup de livres sans fin et beaucoup réfléchir fatigue la chair.

L'Autre

...car au-dessus de ce que je vous ai exposé se trouve l'importance croissante que prend l'application technique dans l'établissement des fondements mêmes de la science. Ceci est pour moi comme la preuve de la dimension réaliste que la recherche fondamentale est en train d'acquérir. Les ruptures ne sont qu'apparentes, et la neutralité du savoir positif efface les enjeux, et fait oublier les ambitions...

L'Un

Veuillez me pardonner cette nouvelle interruption, mais vous me semblez encore développer là vos dons de distinction des choses identiques et de mélange des choses distinctes.

La découverte scientifique, au sens strict et s'il y a lieu d'en parler—je veux dire quand celle-ci dépasse ses limites coutumières, qui restent si souvent la mise en équation du bon sens populaire —, n'est que la création de monstres, d'objets étranges et gros de leur nouveauté. Ces objets, la technique pourra éventuellement les rendre applicables, c'est-à-dire en recouvrir le monde, parce que sous les conditions de rentabilité, le marché les aura commercialisés. Ils entrent alors dans le domaine du social, c'est ce que vous appelez, je crois, la «dimension réaliste».

Quoi qu'il en soit, vous voilà encore égaré sur les chemins illusoire de l'unité béate. Si l'on doit voir des convergences entre science et technique, ce n'est pas tant au niveau des principes qu'à celui des valeurs fondatrices qu'elles partagent. La science découvre tandis que la technique invente, et c'est pourquoi seule la science peut expliquer tandis que la technique applique. Mais douter que la science et la technique soient, certes de façons différentes, toutes deux axiologiques, c'est être aveugle devant les indications éthiques et même esthétiques qu'elles diffusent dans le monde.

Mais pardonnez-moi et finissez, je vous en prie.

L'Autre

Enfin, c'est bien en pure perte que je vais essayer de vous montrer comment je résous le problème du réductionnisme en même temps que celui de la pyramide des sciences. Car ces débats, vous en conviendrez avec moi, doivent être dépassés.

L'Un

J'en conviens avec vous.

L'Autre

Ceci est en passe d'être réalisé, et le sera quand tout un chacun aura compris que les différents niveaux d'analyse du monde, correspondant aux différentes disciplines scientifiques, sont indépendants. Non pas au sens où chacun d'eux est coupé des autres, en ce qu'il se suffit à lui-même pour la définition d'un objet propre et original, mais parce que chaque niveau n'atteint son maximum de cohérence que si les niveaux collatéraux y participent par un échange constant d'informations, sous la forme de faits expérimentaux, de techniques, et de néo-concepts.

Plutôt qu'une pyramide des sciences, nous voilà en face d'un enchaînement étroit de faits et de concepts liant ensemble tous les niveaux d'analyse du monde dans lequel nous vivons.

L'Un

L'image pourra paraître belle à certains, mais je crains, pour ma part, de voir surtout régner un échange de signes et de symboles de pouvoir où vous voyez posés des «objets propres et originaux», et d'entendre jouer quelque chose comme mode et stratégie derrière ce que vous nommez «concepts» et «information».

Pourtant, sachez que toutes vos explications n'ont pas été déployées ce soir en vain. (Et il ne s'agit là d'aucune manoeuvre pour vous rassurer.)

Simplement, je vous dois de m'avoir livré la clé de cette curieuse remarque que Le Chatelier lança le 22 mars 1922, lors de la visite à Paris de monsieur Albert Einstein : «C'est folie de croire que chacun de nous peut créer de nouvelles sciences en renversant l'édifice péniblement élevé par des générations de savants.»

Ce brillant esprit français avait raison, c'est une «folie» dont nous ne sommes pas tous capables.

Thierry Discepolo

Agone 1

" La Maison brûlée". Document et écriture archéologique

Boissinot Philippe

La Maison brûlée

Document et écriture archéologique

On peut lire dans un magazine de grande diffusion un article sur le mégalithisme en Bretagne, précédé de ces mots: (c'est moi qui souligne).

À la suite de fouilles très méticuleuses menées sur un site paléolithique des bords de Seine, A. Leroi-Gourhan conclut: «Nous voyons ainsi vivre les Magdaléniens de Pincevent dans leur vie matérielle et dans une partie de leur vie sociale. Ils nous apparaissent remarquablement adaptés à leur territoire par un calendrier de rotation dont on aimerait connaître toutes les étapes: la meilleure partie de l'année se déroulait ici mais on ignore encore où ils campaient pendant l'hiver et le printemps. *En théorie, la réponse n'est pas inaccessible*: le jour où l'on connaîtra mieux les différentes variantes de *détaill*des vestiges culturels des Magdaléniens de la région parisienne, on pourra saisir de *fines nuances* qui permettent sinon de *reconnaître* nos chasseurs de rennes eux-mêmes, du moins de circonscrire les limites du territoire de leur *groupe ethnique*» (1) (c'est moi qui souligne).

De même, on attend toujours le texte qui nous livrera l'origine de la civilisation étrusque ou nous donnera les raisons de la chute des cités minoennes et mycéniennes (2).

Il semble dans tous ces cas que le travail de l'écriture sur le document archéologique vise à donner une solution approximative, vraisemblable mais toujours provisoire, d'une tâche qui possède une solution idéale, la restitution intégrale du passé (3). Ces hommes ont vraiment existé. Ils ont laissé des traces. Pourquoi ne pas imaginer qu'il sera possible un jour de rétablir les de cette histoire qui n'a pas encore été écrite et de remplir ces pages blanches qui nous hantent? Point étonnant donc que dans cette entreprise où l'effet de réel est garanti, au moins pour meubler notre attente, tous les procédés visant à la vraisemblance, bien connus dans les arts visuels et les techniques du récit, soient ici convoqués (4). Mais le travail de l'écriture archéologique ne s'arrête pas là : la grande affaire est aussi d'expliquer et la anglo-saxonne y veille obstinément. La figure du connaisseur qui attribue (tel site à telle civilisation, tel objet à telle culture), donne des précisions (détermination d'une chronologie avec des phases et des périodes, d'une typologie détaillée) mais dont le jugement ne peut être doublé d'une raison (), figure tournée vers le problème central de l'authenticité, est peu à peu remplacée par celle du chercheur qui prend en plus le parti d'expliquer le passage d'une culture à une autre, les modifications de l'industrie lithique, la multiplication des tombes à incinération ou les manières de s'approprier le territoire (5).

Afin de mieux préciser le jeu entre le document archéologique et l'écriture savante, nous partirons du domaine d'étude de l'habitat où se profilent les formes symboliques de la *maison*, puis du *village* et de la *ville*, et à partir de là, grâce à des glissements rhétoriques, les cadres généraux d'une culture (6). Nous voudrions montrer comment l'emploi de ces mots, maison, village, ville et culture, fait basculer le travail de l'écriture dans le champ mythologique (7). Il semble que le lieu, tel qu'il est appréhendé par la plupart des archéologues, soit surplombé par une représentation de l'espace telle qu'on la trouve dans le théâtre contemporain, en particulier dans *La Maison brûlée* d'A. Strindberg. Le lieu défini dans cette pièce tiendra pour l'écriture sur l'habitat le rôle que la figure architecturale du *Panopticum* de Bentham – pour prendre un exemple célèbre –

joue dans la théorie du pouvoir de notre société (8). Et si l'on veut lier les deux termes de cette comparaison, on peut ajouter que cette manière d'appréhender les lieux n'est pas étrangère au fonctionnement de cette puissante machine à fonder qu'est l'archéologie (9).

Afin de simplifier la présentation, nous aborderons tout d'abord les problèmes qui se posent dans l'archéologie pré- et protohistorique, c'est-à-dire pour des périodes précédant l'utilisation de l'écriture. L'introduction du texte antique modifiera quelque peu le rôle donné au document trouvé dans le sol.

La Maison brûlée est une courte pièce écrite par A. Strindberg vers 1906 pour le répertoire de son *Théâtre intime de Stockholm*, inspirée semble-t-il par la vision de sa propre maison d'enfance en ruine (10). Nous retrouvons dans cette oeuvre, comme dans d'autres plus anciennes, les métaphores que nous avons déjà signalées et qui font passer de la maison à la société toute entière: (11). Ce thème vient nourrir un regard ample et rétrospectif qui est celui d'un homme à la fin de sa vie, qui a beaucoup voyagé et qui connaît maintenant quelques moments de sérénité.

La maison brûlée dont il est question ici est le décor central de la scène construit comme un *propre*, c'est-à-dire possédant les trois propriétés suivantes: le lieu est coupé d'une extériorité avec laquelle il entretient néanmoins de multiples relations, objectivées à partir de son centre (12). Il rend les destinées et les pratiques de ses habitants lisibles. Enfin, il est une victoire sur le temps: le retour de l'Etranger sur son lieu d'enfance, le jour même où cette maison vient de brûler, rend possible toute une série de jeux sur la mémoire, un résumé de multiples instants de vie: peu de place pour tant de destinées soupire l'Etranger, illustrant ainsi la condensation opérée par le lieu propre. Le feu qui vient de tout détruire est une victoire de la vérité contre la mémoire (13). déclare une habitante. Ou bien: . Toutes ces chambres et ces objets de la vie quotidienne étaient continuellement chargés de sens, renvoyaient à des souvenirs. Des choses sont cachées et d'autres sont montrées. Et voilà que l'incendie change tout: . On découvre que l'honorable maison a des doubles cloisons pour cacher des produits de contrebande et la table en ébène qui faisait la fierté de la famille était en fait en peuplier. Cette opération de dévoilement n'est rendue possible que par le passage du statut d'objet privé à celui d'objet public: . Une enquête policière est menée à propos de cet incendie supposé criminel. Au-delà d'une simple sémiologie (), ce sont des motifs et des aveux qui sont recherchés par le policier.

L'espace devant lequel on est placé pendant la représentation de cette pièce est construit comme un lieu propre (pour nous) et ne fait que redoubler la position des usagers devant leur maison qui est encore un lieu propre (pour eux). Quelle que soit la définition choisie, la maison est un centre à partir duquel l'habitant construit matériellement et symboliquement son monde, un espace qui protège le sommeil (14). Qu'il possède une cave et un grenier, qu'il soit situé sous terre ou entouré de murs de pierres ou bien simplement attaché à un feu de bois, ce centre peut organiser des formes variées. L'anthropologue et l'historien sont chargés d'en faire l'inventaire, liste longue et non close (15): pour tel peuple et à telle époque, il va de soi qu'une maison doit comporter une chambre et une salle à manger, mais la cuisine doit être dehors et certaines pratiques exclues. Je me souviens avec effroi de l'interdiction de ma mère au jeune archéologue que j'étais de ramener dans notre maison quelque vestige que ce soit dont la gangue terreuse aurait pu souiller le sol carrelé. Nous avons tous connu des prescriptions analogues et il suffit de croiser toutes ces expériences domestiques pour noter la variabilité quasi infinie de l'idée de maison et douter de la validité de toute fonction transculturelle et transhistorique de cette notion. Lorsqu'un ethnologue ou un sociologue étudie l'habitat d'un groupe encore vivant, il voit et répertorie ce que les habitants font, comment ils se comportent dans l'espace des formes qu'ils ont créé ou adopté. L'idée de maison ne pose pas problème: la connaissance de ce centre dont il est exclu est cela même qui rend possible son travail d'interprétation anthropologique. L'espace est habité et ses centres déjà là.

Les problèmes commencent quand l'habitant quitte sa maison. Ou bien notre savant possède des témoignages écrits ou oraux, ou bien il est contraint de s'en passer. Nous restreindrons ici le sens du mot à celui qui sous-entend l'existence d'une personne s'exprimant à propos de quelque chose, et écartons donc tout

ce qui relève de la notion d'indice. Car, ce qui peut apparaître comme une futile affaire de mots est ici tout le fond du problème. Nous sommes encore une fois victimes de toute la mythologie déposée dans le langage dont parle Wittgenstein. C'est aussi le rapport de l'archéologie préhistorique à cette mythologie qui constituera l'essentiel de nos critiques ultérieures. Mais revenons à notre problème de maison abandonnée. En s'exprimant, le témoin se constitue comme sujet et en se désignant comme s'approprie la langue entière (16). Par une série de termes indexicaux comme , , ou et de connecteurs de type nom propre (toponymes, anthroponymes), un élément spatio-temporel précis, et notamment une maison, pourra être associé à des pratiques et des intrigues. Ces énoncés nous permettent de retrouver un centre du type, , ou plus exactement, tous les éléments nous sont donnés pour vérifier la réalité du référent ainsi signifié (17). Cette maison existe, que le témoin parle ou ne parle pas, mais son témoignage seul ne permet pas de conclure à l'existence de cette habitation: on ne peut rien dire d'un centre réel qui ne le présuppose. A cela il faut ajouter une deuxième évidence: tout énoncé n'est jamais simplement communication d'une information, l'acte même de parler s'accompagnant toujours de conflits symboliques (18). Que répondrions-nous au savant qui nous interrogerait à propos des rites funéraires autour de notre tombe familiale afin d'y pratiquer quelques explorations complémentaires (19)? Et le contrebandier de *La Maison brûlée* sur l'épaisseur de ses cloisons avant l'incendie? Deux exemples célèbres en archéologie expérimentale, l'étude des poubelles de Tucson et du camp indien de Millie aux États-Unis vont nous permettre d'illustrer ces deux points. Ils nous montrent tous deux comment ces propriétés du langage relatives à la connaissance sont emboîtées ainsi que la nécessité d'un centre déjà là pour expliciter les pratiques qui lui sont associées. Indirectement, nous en conclurons que la façon d'appréhender l'habitat en archéologie préhistorique – et donc l'idée de maison – ne peut être expérimentée.

a été menée à partir de 1972 sur les débris d'une partie des habitations de la ville de Tucson en Arizona (20). Des maisons ont été choisies afin de constituer un échantillon représentatif de la population de cette localité (le centre est donc donné). On recueille régulièrement le contenu des poubelles que l'on classe et note sur fiches. Le traitement statistique effectué donne de précieuses informations sur les modalités de gaspillage des aliments dans les foyers américains. Il est évident qu'une telle opération permet de court-circuiter tous les enjeux symboliques inhérents à la pratique de l'interview: dans la plupart des cas, on ne répond que ce qu'il nous paraît digne de dire, ce qui nous permet de garder la face. Dans cette expérience, on analyse ce que les gens font et non ce qu'ils disent qu'ils font. Cette approche est convaincante car les habitants étudiés ignorent l'existence de cette opération et ne cherchent donc pas à cacher ou à mettre en scène leurs pratiques domestiques quotidiennes (21) ; c'est d'ailleurs ce qui rend possible toute étude archéologique des restes de la vie quotidienne. Mais la comparaison avec les principes généraux de l'archéologie s'arrête là et on ne voit pas pourquoi l'auteur ne se livre pas à quelques rapprochements avec les méthodes d'enquête policière qui dispose de fichiers d'état-civil (domicile, profession, éléments de généalogie) et qui s'intéresse plus aux indices oubliés ou négligés par le qu'aux traces intentionnellement laissées par celui-ci afin de brouiller les pistes. Il en est de même pour l'expertise picturale façon Morelli qui s'attache plus aux éléments non significatifs du tableau pouvant trahir un peintre. On le voit bien, toutes ces techniques relèvent de l'établissement de l'authenticité. Mais on ne peut suivre l'auteur de lorsqu'il prétend que son expérience pourra servir à l'étude de la culture matérielle des civilisations passées, en testant les hypothèses que l'on peut faire entre restes et comportements. Il faudrait pour cela que l'on soit en mesure de poser un centre et de lui associer de façon univoque un espace rempli d'objets dont on peut être certain que l'habitant les ait déterminés comme restes. Or il est clair que ces trois exigences – un centre – un espace ayant un rapport exclusif avec ce centre et le dernier sens attaché à un objet, ne sont jamais remplies en archéologie préhistorique et rarement dans les périodes postérieures. Maison et poubelle ne sont pas des entités qui peuvent être appréhendées à partir de la fouille seule (22).

L'enquête sur le camp de Millie est elle aussi menée à partir d'un centre déjà donné, le campement d'un groupe indien récemment abandonné sur les bords d'une terrasse fluviale dont on connaît un des habitants, Millie (23). Le témoignage de celle-ci permettra de tester les interprétations des archéologues qui étudient ce campement comme un site archéologique. Nos savants disposent d'une littérature conséquente sur les

manières de vivre de ces Indiens: le monde des possibles architecturaux et techniques est donc bien circonscrit. On sait que certaines pratiques existent. L'espace étudié est découpé en aires d'activités numérotées de 1 à 10, chacune étant caractérisée par une association de restes. Un plan est dressé faisant apparaître une mosaïque d'aires. On en déduit que deux groupes familiaux occupent le camp, se livrant aux mêmes activités. Quelques bouts de plastique ou de vêtements permettent d'aborder la composition en classes d'âge de chaque famille. Les raisons de l'implantation du site sont données. La confrontation de ces interprétations avec le témoignage de Millie (qui n'a aucune raison de nous mentir mais qui est surprise par les questions) se révèle désastreuse: tout est faux ou presque. L'auteur montre que toutes les erreurs se ramènent à une mauvaise appréciation de la morphologie de ce centre: une seule famille habitait là, trois personnes de façon permanente, rejointes par trois autres le week-end qui vivaient en semaine à proximité d'une mine. Nos archéologues avaient construit leur centre comme une totalité à partir de laquelle les habitants rayonnaient. Après coup, on ne voit même pas les indices qui auraient permis de soupçonner cette façon complexe d'habiter un lieu.

On appelle ethnoarchéologie toute (24). Il est évident que cette opération sémiologique (des pratiques aux restes) ne nous dit rien sur la présence du centre devant lequel elle se place et qu'elle présuppose. Le préhistorien, en revanche, s'intéresse à cette question, c'est même la première qu'il se pose lorsqu'il effectue une fouille. Aucun témoignage, aucune chaîne de noms propres (on ne garde pas le souvenir que ce lieu ait été nommé) ne l'a conduit sur ce site qu'il fouille. Seulement des vestiges muets et inertes. Si ce lieu a été habité (il y a des restes), comment déterminer un centre, comment accéder à l'idée de maison? Il faut remplir la page blanche. L'analyse de quelques expériences archéologiques et l'exposé de quelques points généraux concernant le langage ont déjà éveillé de sérieux soupçons quant à la possibilité de répondre à ces questions. L'examen détaillé d'une fouille archéologique célèbre et incontournable, celle de Pincevent, viendra illustrer nos propos. Mais avant de commencer, il faut remarquer que ce qui pose problème pour le monde des vivants, en pose moins dans celui des morts, car pour qu'il y ait sépulture (maison du mort) il est nécessaire de trouver un cadavre (brûlé, réduit ou non) et que celui-ci soit découvert dans un milieu clos, c'est-à-dire (25). Le squelette enfoui et logé dans un dolmen, par exemple, constitue un centre qui peut facilement être retrouvé. Le monde des vivants par contre, se laisse difficilement appréhender et P. Dibiau a bien du mal à nous montrer le lit d'un homme préhistorique dans son *Ethnologie de la chambre à coucher* (26).

est bien le problème qui préoccupe Leroi-Gourhan en rendant compte de ses fouilles de Pincevent (27): une organisation est à restituer, des mouvements doivent être suggérés et des habitants logés. Le temps doit être bloqué, le film des petits événements et des grandes évolutions arrêté. Le cadre est placé et le regard peut saisir une réalité: hors du champ le paysage continue, mais on ne s'intéresse ici qu'au centre de la scène. Laissons parler le fouilleur: «Lorsqu'après de longues semaines de dissection minutieuse le sol de l'habitation 1 de Pincevent a été découvert dans son entier, la vision était celle d'un campement abandonné depuis quelques jours à peine. Les foyers garnis de leurs pierres semblaient à peine refroidis. Les ossements qui jonchaient le sol paraissaient fraîchement poussés du pied au hasard des allées et venues des habitants et formaient des pistes ou des franges autour des feux. Les amas de silex dénotaient avec une extraordinaire réalité l'activité du débitage, alors que la nappe d'ocre rouge et les cendres dessinaient sur l'argile des formes qui trahissaient en négatif l'emplacement du mobilier à jamais disparu. Le visiteur le moins préparé éprouvait la même émotion que nous devant ce témoignage intact des moments qu'avaient vécus, autour de ces trois foyers, il y a dix ou douze mille ans, un groupe de chasseurs» (28). Le spectateur de *La Maison brûlée* d'A. Strindberg ne se sent pas ici dépaysé. Mais qui nous dit que le cadre est placé dans la bonne direction et que le champ est suffisamment large pour visionner l'espace où les déplacements quotidiens des chasseurs étaient les plus fréquents et où on aperçoit au deuxième plan nos Magdaléniens se lever le matin? Ces foyers, ces tentes supposées et ces restes de silex ont-ils été vus dans leur ensemble, au moins une fois par un homme préhistorique? Un seul et même groupe a-t-il fréquenté ce lieu avant que les crues de la Seine ne viennent noyer les vestiges? À toutes ces questions que l'archéologue pouvait se poser avant la fouille, Leroi-Gourhan ne répond pas. La mise entre parenthèses de ce questionnaire est certainement ce qui rend possible la constitution de Pincevent comme lieu propre. Ces opérations que nous avons déjà signalées à partir du modèle

de la *Maison brûlée* qui permettent, d'une part de penser ce lieu comme un centre (niveau du document) et d'autre part, de le présenter ou le mettre en scène (écriture sur le document), ne sont en pratique ni successives, ni clairement séparées. Un indice de ce lien complexe peut se trouver dans la métaphore du texte qui revient constamment dans l'oeuvre de l'auteur: «La terre est un livre merveilleux; malheureusement, le temps l'a écorné et rongé, et il est écrit dans une langue difficile, bien plus difficile que celle des vieux parchemins. Mais les parchemins ne racontent qu'une toute petite partie de l'histoire de notre espèce. Pour connaître le reste, nous n'avons d'autre ressource que de nous pencher sur les archives du sous-sol et de tenter de les lire» (29). Puis, plus loin: «Complétons notre comparaison. Pour lire un vieux manuscrit, il faut le tourner lentement, page par page, s'installer devant chacun des feuillets et, en prenant tout son temps, chercher à comprendre le texte très difficile que l'on a sous les yeux. Le principe des fouilles préhistoriques est le même... Gratter la terre et en sortir au fur et à mesure les objets qui vous frappent ou vous plaisent, ce serait la même chose que copier un texte en ne prenant que les mots et en abandonnant les articles, les pronoms, les verbes, tous les accessoires de la syntaxe. Autrement dit, ce serait se condamner à ne rien comprendre du tout» (30).

Quel meilleur exemple de lieu propre peut-on trouver que celui de la page imprimée d'un livre (31) ! Et quelle meilleure approche de cette réalité préhistorique si recherchée que la production d'une image à laquelle on n'a rien touché et qu'il suffit de dévoiler ! Il faut dire que le site de Pincevent s'y prêtait à merveille car d'excellentes conditions de conservation étaient présentes: les crues de la Seine déposaient là régulièrement un limon qui recouvrait tout et ne perturbait presque rien. La fouille consistait donc à retirer ce quasi-fluide qu'est le sédiment et tout apparaissait de lui-même (voir aussi le cas de Pompéi ou celui plus ancien d'Akrotiri où l'air chargé de cendres joue le rôle de fluide). Le décapage est poussé très loin et pas un grain de terre ne vient perturber le nettoyage impeccable des vestiges, créant ainsi un puissant effet de réel: il y a du détail et on croit à cette réalité préhistorique (32). C'est alors que peut jouer le couple , de la même manière que lorsqu'on se place devant un tableau représentant un paysage (33) ; ce qui est à voir, c'est moins des objets que le lien entre ces objets. À partir de la distinction objet mobile (susceptible de se déplacer sans perdre sa forme, comme un silex ou un os)/vestige immobile (un foyer par exemple), l'archéologue définit trois types de relations: les oppositions pleins/vides (accumulations d'objets et espaces vides), les attractions/répulsions entre vestiges de nature identique ou différente et surtout, les raccords entre fragments appartenant primitivement au même objet. Ce dernier point est essentiel, car c'est l'un des moyens les plus sûrs de l'archéologie pour appréhender la notion d'identité (au départ, le même objet) et à partir de là, celle de mouvement qui est ici nécessaire puisqu'il s'agit de restituer la vie (34).

Reste à placer les corps de ceux qui travaillent et se reposent ainsi que leurs cheminements. Les premiers sont en partie situés à proximité du centre de gravité des amas de minéraux bruts ou modifiés et les seconds dans des espaces nécessairement vides en matériel (on ne dort pas sur des cailloux), à l'écart des zones de travail et des cheminements matérialisés par les raccords entre les objets (aucun trou de poteau n'a été conservé et la paroi de la tente n'a pas laissé de trace). Cette présentation du lieu comme centre repose essentiellement sur deux faits. Le premier est un argument circulaire: (35). Le second est l'hypothèse qu'il est possible d'isoler l'association des matériaux fouillés d'une extériorité et de le penser comme une totalité: or, le lien entre toutes les structures est loin d'être clairement établi (simultanées ou successives) et le sol de nos Magdaléniens mal assuré (36). Et je ne tiens pas compte ici des présupposés qui accompagnent l'emploi du pseudo-nom propre . La poursuite des fouilles à Pincevent ou sur des sites de la même époque dans le Bassin Parisien ont montré la grande variabilité des formes rencontrées (associations de silex et de foyers, alignements et accumulations) et la fragilité de l'hypothèse de l'habitation (37).

À partir des vestiges préhistoriques, il est parfois possible de réfuter l'application du terme de "maison" à un espace donné, comme pour toute forme définie par son sens, mais en aucun cas on ne pourra apporter de preuve. En élargissant l'espace fouillé autour des supposés du Nord-Est de la France, on a découvert que des alignements de trous de poteaux associés rendaient cette hypothèse aberrante: ces fonds ne pouvaient servir qu'à la réserve des céréales et les maisons étaient ailleurs (38). L'association d'une multitude de formes

contigües pouvant correspondre par certains traits à des habitations connues dans le corpus ethnologique et historique, permet de supposer l'existence de maisons qui ne peuvent être montrées. Les phrases ostensives du type nous placent automatiquement devant un lieu propre, comme nous l'avons montré pour Pincevent. Le fouilleur du village protohistorique d'Entremont à Aix-en-Provence le sait bien et se sert d'une fiction pour décrire ce que pouvait être une maison dans cette agglomération (39). Mais il ne peut en montrer aucune. Nous ne suivons pas par contre la présentation qui est faite de de *l'oppidum* de Gailhan de la Tour dans le Gard (40): la surface dégagée qui semble se distinguer du reste du village non encore fouillé est postulée comme une entité dans laquelle on peut distinguer des structures relatives à des pratiques complémentaires (exemple des foyers) et dont la somme viendrait remplir les de la maison. À partir de là, on déduit la structure de l'unité sociale élémentaire qui a vraisemblablement habité les lieux. Il est évident que, là encore, le raisonnement est circulaire.

L'absence de texte et donc de témoignage qui aurait permis à nos hommes pré- ou protohistorique de se raconter eux-mêmes, constituant ainsi un lieu propre, ne peut donc combler tout l'écart qu'il existe entre (ce que l'on peut éventuellement dire) et . Cette distinction est bien sûr valable pour tout ce qui concerne le sens que l'on pouvait alors donner à un objet (au sens le plus général du terme) mais ne comprend pas toutes les formes qui peuvent être définies à partir d'une condition nécessaire (41). On pourra ainsi dire , car il suffit pour cela que je pointe mon doigt vers un amas charbonneux ou cendreux, circonscrit dans un espace rubéfié par la chaleur. Les problèmes reviennent lorsqu'on veut expliciter clairement ce que l'on a fait de ce foyer: a-t-il servi tous les jours et de façon exclusive à la préparation des aliments ou bien était-il intégré à une cérémonie exceptionnelle dont on peut difficilement retrouver les traces? À une structure découverte dans son chantier de fouilles (un foyer, une fosse, un amas), l'archéologue aura bien souvent tendance à lui associer soit une raison socio-économique (de préférence), soit, s'il reste en panne, une explication culturelle, en oubliant en plus que ces groupes pouvaient comporter des enfants et des êtres atteints de déraison ou que le goût immodéré pour certaines plantes pouvait conduire à des comportements peu . Et la même opération continue lorsqu'il classe chacune des pratiques, déduites des structures et des objets qu'il a trouvés, dans une des grandes catégories canoniques du lieu propre scolaire, à savoir l'économie, la société, la religion et l'art, comme si ces entités pouvaient être nettement circonscrites et demeureraient stables au cours des temps et suivant les cultures. L'archéologue utilise pour l'interprétation des vestiges du passé une grille particulière, différente de celle qu'il appliquerait s'il avait à étudier les restes de ses propres voisins, de la même manière que nous changeons de critère d'analyse lorsque nous avons à traiter le même problème dans notre pays et à l'étranger (42). On comprend donc ici l'intérêt de toute enquête ethnoarchéologique qui vient limiter le déplacement de ces grilles interprétatives.

Les problèmes sont analogues lorsqu'on a à traiter des rapports entre un site et son environnement. Le village, par exemple, est ainsi pensé comme le centre d'un territoire ou d'un terroir. Une des techniques les plus simples, le *site catchment analysis*, consiste à prendre un compas et à tracer des cercles autour du site, de manière à faire l'inventaire des potentiels en terres propices à l'agriculture, à l'élevage ou à l'exploitation des forêts. La méthode peut être affinée en traçant des courbes d'égalité distance horaire (43). L'étude de la provenance des matériaux trouvés sur le site permet de donner un ordre de grandeur des surfaces explorées par les habitants, que l'on peut borner en tenant compte des autres sites comparables et contemporains. On cherche donc à faire la carte des surfaces centrées, qui comme toute carte est le lieu propre de tous les lieux propres géographiques.

On peut facilement démontrer que cette approche repose sur plusieurs à priori. Premièrement, qu'il est possible d'établir la contemporanéité de deux habitats dont les vestiges de l'un ne viennent pas affecter directement les restes de l'autre: on sait que les datations isotopiques nous sont toujours données avec un intervalle d'erreur, parfois très important (44). Deuxièmement, que l'on peut classer les habitats de manière à faire apparaître les équivalences et les relations de dépendance: il suffit de transposer les critiques faites à propos de l'idée de maison. Troisièmement, que l'on peut faire la liste exhaustive de tous les habitats sur une surface donnée: l'érosion et les aménagements postérieurs ont fait disparaître bien des vestiges et il est même

difficile d'en évaluer la perte. Quatrièmement, que l'on peut établir un lien direct entre le site et la source d'approvisionnement en matériaux pour une période donnée: le lien que l'on observe n'est que la résultante d'un cheminement qui peut être beaucoup plus complexe et il n'est pas interdit de récupérer des matériaux sur un autre site déjà détruit au moment qui nous intéresse. Cinquièmement, que l'exploitation de la surface autour du site est indépendante de toute construction symbolique de la part des habitants (et donc que l'espace est isotrope et aurait pu être appréhendé de la même manière par un cabinet d'expertise, en oubliant tous les récits, les croyances et les dépendances complexes qui pouvaient exister entre les lieux): toute la géographie humaine actuelle dénonce cette simplification qui est fondée sur le mythe de l'*homo oeconomicus* (45). En conclusion, voilà encore un centre bien difficile à cerner. La ville, en revanche, par la mise en scène qu'elle opère (le plan, les places et les limites), les résumés qu'elle donne (les monuments), la condensation qu'elle effectue dans l'espace (gestion du nombre) et surtout son lien étroit avec l'écriture s'autoconstitue comme lieu propre (46). C'est une des formes de peuplement les plus stables: le nom propre est celui du lieu qui a été fondé par les Grecs vers 600 av. J.-C., assiégé par César en 49 av. J.-C., géré pendant de nombreuses années par G. Defferre et qui se concentre à partir d'une large calanque. De nombreux textes peuvent être associés à ce lieu. L'archéologue qui gratte dans ses entrailles n'est plus préhistorien car il se place déjà dans un lieu propre.

Au-delà des lieux et à partir de l'analyse qui a déjà été faite à propos de l'idée de maison, on peut maintenant aborder le problème de la culture en archéologie préhistorique. Le terme de tel que le définit J. Molino serait bien meilleur et éviterait quelques ambiguïtés: «Il s'agit d'un groupe qui constitue un champ de communication et d'interaction relativement défini, possédant des formes et des valeurs culturelles communes et se reconnaissant une identité propre, qui peut se fonder sur des caractères biologiques, historiques et culturels, et s'exprime généralement par l'existence d'un nom et de traditions spécifiques» (47). Cette présentation qui est valable pour tout le champ des sciences humaines a le mérite de faire ressortir, en plus de la similarité des formes produites, toute la part de réflexivité du groupe qui apparaît dans le sentiment d'appartenance, l'existence d'un nom et aussi dans le fonctionnement de l'opposition eux/nous qui parcourt les énoncés linguistiques de la communauté en question. Comme pour le cas de la maison, l'ethnologue se place devant cette entité déjà là. C'est parce que l'on sait que l'on est dans le lieu propre des Bororo, des Tupi ou des Nambikwara que l'on peut étudier les systèmes de parenté, la décoration des poteries ou la structure des mythes. Ce qui est évident pour l'ethnologue l'est moins pour celui qui étudie les sociétés dont on a perdu le nom et qui n'ont pas laissé de traces écrites. Pour le préhistorien qui croit à l'efficacité de l'emploi du terme culture, l'opération interprétative se déroule en deux temps (48): tout d'abord on crie haut et fort que la seule chose qui peut être atteinte est la culture matérielle ou archéologique qui ne recouvre que très partiellement ce que l'on entend par culture dans les sciences sociales: types de céramique ou d'outils en silex, formes des habitations, décors sur les objets, etc. Puis, dans un deuxième temps, on rassemble le tout sous un nom, et comme par magie, la cohérence de cette entité apparaît d'elle-même; on peut délimiter son aire d'extension et établir les contacts avec des cultures voisines, déterminer des associations d'outils caractéristiques, évoquer les manières d'habiter, de se nourrir ou d'enterrer ses morts. On a constitué un lieu propre d'où on peut écrire le livre de leur histoire et de leur vie quotidienne, le premier qui soit puisque nécessairement ces gens-là ne connaissaient pas encore l'usage de l'écriture.

Un exemple précis viendra illustrer nos propos, celui d'Artenac (49). Tout commence dans une petite grotte de la Charente, la cavité d'Artenac à Saint-Mary, le site éponyme (, ce n'est pas moi qui le dit): «Cette découverte arrivait à point nommé pour *intégrer en un ensemble cohérent* des trouvailles dispersées, jusque là *mal comprises*, et pour combler le vide gênant des pays de l'ouest au Bronze ancien. La suite des recherches a *confirmé l'existence* de l'Artenacien et *précisé* bon nombre de caractères reconnus dès 1962. La publication d'une série de sépultures et la fouille de sites importants sont venus *compléter*, et parfois corriger, *la vision d'une société arténacienne déjà complexe*» (c'est moi qui souligne) (50). Artenacien porte un majuscule et fonctionne comme un nom propre. Il est évident que les conditions d'appartenance de la couche d'un site à l' ne sont jamais conceptualisées ni précisées. Il s'agit là d'une affaire de connaisseur, comme nous l'avons déjà indiqué au début de cet article. À partir de ce centre postulé qui a un lieu d'existence, le plus mais pas assez étant celui du site éponyme, on peut décrire tous les éléments de la vie quotidienne de ce peuple: l'industrie

lithique (les matières premières, les types d'outils), la céramique (la technologie, les formes, les décors), l'industrie de l'os et du bois de cerf, les objets de parure et le métal. On s'intéressera aussi aux habitats (choix du site, structures), aux sépultures (les lieux, les pratiques funéraires, les données de l'anthropologie physique) ainsi que tout ce qui relève de l'économie et de la société: «L'examen de la sphère des échanges nous apprend beaucoup sur la société arténacienne, son ouverture vers l'extérieur, ses offres et ses demandes de matières premières et de produits finis. On a souligné, avec le phénomène des ateliers, l'orientation de cette société vers un accroissement de la productivité, par l'uniformisation relative de la technologie et la standardisation des produits...» (51). L'archéologue nous convie ensuite à remplir les annales de ce peuple disparu, préciser les modalités de son expansion territoriale ainsi que les . On peut rendre compte des différences observées dans le mobilier par la définition de faciès et groupes locaux. L'ensemble postulé est donc bien bouclé: ressemblances et différences sont expliquées, le social vient en relation avec l'économique et la géographie historique interfère avec les précédents comme on peut le lire dans la conclusion: «Les capacités d'organisation du travail et de développement technologique de cette société se manifestent de manière frappante et sa réussite s'exprime dans son expansion territoriale. En même temps s'estompe le caractère belliqueux qu'on lui prêtait naguère pour expliquer cette expansion, qui reflète plutôt un processus d'intégration où sont absorbés divers groupes culturels antérieurs» (52). Le réseau d'interactions autour de ce centre est si bien tissé que l'on ne voit pas comment attaquer ce monument, sauf peut-être en posant au moins deux questions. Premièrement, peut-on dire que tous les éléments matériels d'une couche sur un même site peuvent être ramenés au même groupe humain et refléter ainsi la culture matérielle d'un lieu et d'une époque donnés (c'est-à-dire ramener un ensemble spatio-temporel plus ou moins précis à un centre qui le produit)? Deuxièmement, quels liens établir entre les vestiges matériels découverts sur deux sites dont, on l'a vu, on ne peut déterminer la simultanéité, et quel sera alors le critère qui permettra de trancher l'appartenance à la culture en question (c'est-à-dire subsumer les centres précédents à une entité plus grande)? La critique est là encore facile, il suffit de dénoncer ici l'attraction métaphysique vers un lieu propre que l'on veut postuler (53). En préhistoire, il y a des cultures mais je ne peux en montrer ni en circonscrire aucune.

Il est fort probable que les propos déconstructeurs tenus ici ont sans doute découragé, déçu, voire irrité une partie de mes lecteurs, du moins s'ils n'ont pas encore rejeté ces lignes jugées insolantes de la part d'un jeune archéologue sans autorité établie. Alors, que faire en préhistoire sans tomber dans les apories que nous avons signalées à propos de l'idée de maison, de village ou de culture? Peut-on écrire sur l'homme pré- ou protohistorique sans penser le document comme un lieu propre? Car si écrire et publier correspondent bien à la création d'un propre, est-il possible de faire référence à d'autres lieux qui ne le sont pas? Examinons pour cela les procédures mises en place dès le contact de l'archéologue avec le terrain. Celui-ci découpe l'espace exploré en unités stratigraphiques et étudie leurs configurations et interactions qui se ramènent à deux cas: la contiguïté (superposition, voisinage latéral) et la troncature (lors du creusement d'une fosse, par exemple). À l'intérieur de chaque unité, on met en évidence toutes les distributions d'objets, de pierres, de taches ou de charbons qui ne s'accordent pas avec ce que l'on sait d'un phénomène naturel ou aléatoire: si les silex de Pincevent étaient distribués selon un processus de Poisson (au hasard) ou suivaient le cheminement de petites rigoles creusées par la pluie, on ne pourrait rien dire sur l'organisation des vestiges ni passer à la deuxième opération, la mise en relation des restes avec des pratiques humaines. D'une pratique, on ne donnera qu'une description partielle, sans pouvoir en expliciter tous les aspects, nous interdisant ainsi d'en restituer le sens (54): faire du feu entre des pierres n'est par exemple qu'une description partielle de ce qui a été pratiqué là, à cet endroit précis du site de Pincevent. À une pratique donnée, on peut associer une chaîne opératoire, ensemble de conditions de possibilités emboîtées nécessaires à la réalisation de celle-ci (55): à la pratique, il faut lui associer puis et enfin . En revanche, n'est pas strictement une condition nécessaire à la réalisation de notre pratique mais plutôt un fait archéologique dont on peut prouver l'existence à une période et en un lieu donnés. Établir la probable association entre plusieurs pratiques est le travail principal de l'archéologue. Mais lorsqu'il s'agit de faire la synthèse de ces pratiques disséminées dans l'espace-temps, il existe d'autres procédés que celui dénoncé dans ces lignes, à savoir l'attraction par un centre. On peut par exemple regrouper les faits en suivant une hypothèse d'évolution (56). C'est ce que fait Leroi-Gourhan lorsqu'il corrèle les modifications de la taille du cerveau à celles de la morphologie de la face, de la main et de l'outil produit. Le

temps long et les écarts temporels entre les faits sont ici essentiels. Cette hypothèse d'évolution serait-elle aussi si on ne considérait qu'une toute petite période, le Würm IV par exemple, et que quelques couches de gisements proches? On pourrait peut-être interpréter les différences morphologiques par la présence de plusieurs groupes humains (57). Ce type de présentation est d'un emploi relativement limité et ne peut être remplacé par une solution de type intrigue ou scénario qui nécessiterait l'existence d'un lieu propre (personnages, dates, lieux-dits) (58). D'autres manières de faire la synthèse des faits peuvent être envisagées en fonction des répétitions observées: présence d'un rempart et disposition des constructions internes, utilisation de la brique de terre crue et forme des agglomérations, etc.

Reste maintenant à envisager ce que devient l'archéologie lorsqu'on se place dans les périodes historiques, c'est-à-dire celles pour lesquelles on dispose d'au moins un lieu propre déjà là. Un univers linguistique existe, permettant de faire passer des noms propres aux textes et d'entrecroiser tous ces éléments ; on ne peut pas ne pas faire quelque chose du texte. En procédant par récurrence et traductions successives, on peut espérer retrouver le sens de certaines pratiques. Ce que l'on peut dire à propos du vestige nu (sans référence à un élément linguistique) est proche de ce qui a été formulé pour la préhistoire. Sur le terrain, l'archéologue étudie les restes de ce que les habitants de la période concernée ont fait, qui n'est pas forcément identique à ce que ces peuples-là ont dit qu'ils faisaient à travers les récits (construits en fonction de leur terme), les éléments du droit ou les traités d'architecture. Ce qu'un écrivain romain a exposé dans un livre sur la *domus* (sa construction, ses fonctions et ses habitants), on ne le retrouvera pas directement sur le terrain, même si quelques signes conventionnels permettent d'identifier les thermes, la cour centrale et la cuisine que l'on nommera avec les noms latins dont on dispose. Mais que faire de la pièce que l'on a nommé A et qui ne présente aucun de ces signes permettant une attribution définitive? Toutefois, des centres peuvent être localisés. Il existe des maisons brûlées car on croit aux descriptions antiques qui nous en sont faites. L'important est ici que l'on sait que certaines pratiques existent, ce qui rend ce monde enfoui à re-découvrir plus vrai-semblable mais aussi plus borné que si rien n'en avait été dit.

Notes

1. A. Leroi-Gourhan, *Le Fil du temps. Ethnologie et préhistoire*, Paris, Fayard, 1983, p. 196 (édition de poche).
2. Pour la Crète et Mycènes, voir en dernier lieu R. Treuil et alii, *Les Civilisations égéennes du néolithique et de l'âge du bronze*, Paris, P.U.F., 1989. L'exposé des différentes théories sur la disparition des palais mycéniens est conclu par ce qui pourrait être une boutade : (p. 457).
3. C'est en partie la définition que donne R. Klein de l'académisme dans l'art (R. Klein, *La Forme et l'Intelligible*, Paris, Gallimard, 1970, p. 377 (coll. Tel)). A. Leroi-Gourhan (*op. cit.*, p. 247) définit clairement les objectifs d'une anthropologie générale dont la préhistoire serait une des facettes. Dans cette discipline l'emploi des termes re-stituer, re-vivre et re-voir sont fréquemment employés.
4. Pour la différence entre le travail du savant et celui du romancier, c'est-à-dire tout le problème de la vraisemblance, voir l'étude de T. Todorov sur les récits de voyage en Amérique (T. Todorov, , *L'homme*, 111-112, 1989, p. 7-33).
5. Les traits du connaisseur sont empruntés à E. Wind, *Art et anarchie*, Paris, Gallimard, 1988, p. 59-60 (trad. P.-E. Dautat).
6. La maison est la référence de toute métaphore (M. de Certeau, *L'Invention du quotidien. 1. Les Arts de faire*, Paris, U.G.E., 1980, p. 111).
7. Mythologie au sens qu'en donne L. Wittgenstein.

8. M. Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975 et pour les changements récents de cet ordre, G. Deleuze, , *L'Autre journal*, 1, 1990, p. 111–114.
9. Cet aspect du couple est peut-être la clef du paradoxe souligné par M. Foucault : «Il était un temps où l'archéologie, comme discipline des monuments muets, des traces inertes, des objets sans contexte et des choses laissées par le passé, tendait à l'histoire et ne prenait sens que par la restitution d'un discours historique; on pourrait dire, en jouant un peu sur les mots, que l'histoire de nos jours tend à l'archéologie, à la description intrinsèque du monument.» (M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, p. 15). Ces propos sont toujours valables.
10. A. Strindberg, *Théâtre complet*, t. 6, Paris, L'Arche, 1986, p. 45–84 (trad. C.–G. Bjurström et C. Charras).
11. Extrait d'une lettre du dramaturge citée par C.–G. Bjurström dans A. Strindberg, *op. cit.*, p. 509.
12. M. de Certeau, *op. cit.*, p. 85–86.
13. Dans l'oeuvre de Strindberg, le feu ne provoque pas une destruction comme les autres : c'est l'élément qui vient purifier, venger les injustices (voir aussi *Le Pélican*).
14. M. Eliade, *Le Sacré et le Profane*, Paris, Gallimard, 1965.
15. P. Deffontaines, *L'Homme et sa maison*, Paris, Gallimard, 1972. A. Rapoport, *Pour une anthropologie de la maison*, Paris, Dunod, 1972.
- G. Bachelard, quant à lui, a défini l'archétype de la maison dans *La Poétique de l'espace*, Paris, P.U.F., 1957.
16. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
17. J.–F. Lyotard, *Le Différend*, Paris, Minuit, 1983, p. 56–57.
18. À travers cette formule un peu trop générale, je voudrais faire référence à tous les travaux sur la pragmatique, d'Austin à Labov et Ducrot, mais aussi à Bourdieu. Voir la théorie des mots d'ordre dans G. Deleuze et F. Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 95–101.
19. Dans une interaction de type question–réponse, voir les problèmes de la référence abordés dans P. Encrevé et M. de Formel, , *Actes de la recherche en sciences sociales*, 46, 1983.
20. W. Rathje, "The garbage project", *Archaeology*, 27, 1974, p. 236–241 (repris dans *L'Archéologie aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1980, A. Schnapp dir.).
21. L'oeil réputé sceptique d'un archéologue aurait pu détecter l'imposture du charnier de Timisoara (Roumanie) en notant la présentation très des cadavres découverts que l'on prétendait avoir voulu cacher : le fil de fer barbelé qui enroulait les corps pouvait rappeler une couronne d'épines que la tradition chrétienne a rendue incontournable. La torture connaît d'autres techniques beaucoup plus sophistiquées et moins voyantes.
22. On se rapportera plus bas à l'analyse des fouilles de Pincevent.
23. R. Bonnichsen, , *World archaeology*, 4, 3, 1973, p. 277–291.
24. Définition de C. Perlès dans A. Leroi–Gourhan, *Dictionnaire de préhistoire*, Paris, P.U.F., 1988, p. 369.

25. La définition du milieu clos est due à C.-A. Moberg, *Introduction à l'archéologie*, Paris, La découverte, 1976, p. 47– 55. L'idée de milieu clos s'oppose à celle d'accumulation qui prend en charge tous les traits de l'habitat.
26. Paris, Grasset, 1987.
27. C'est aussi le titre d'un chapitre de son livre déjà cité. Voir aussi A. Leroi-Gourhan, *Pincevent. Campement magdalénien de chasseurs de rennes*, Paris, G.A.F., 1984: «Le but des travaux de ce centre est d'éclairer l'existence de nos ancêtres, leurs problèmes techniques, économiques, sociaux ou religieux et de rendre à la vie les hommes qui ont, pendant des milliers d'années, les uns après les autres, tiré leur subsistance et leur raison d'être de ce sol» (p. 5).
28. A. Leroi-Gourhan et M. Brezillon, , *Gallia préhistoire*, IX, 2, 1966, p. 322. Cet article est édité dans une très sérieuse revue du C.N.R.S. non destinée à la vulgarisation, cela a son importance. Par la suite, les auteurs restreignent quelque peu leurs ambitions en qualifiant le tableau obtenu de superficiel (on ne peut pas déterminer la nature de l'habitation ; l'idée d'un centre est conservée : la scène est au bon endroit mais un peu floue.
29. A. Leroi-Gourhan, *Les Chasseurs de la préhistoire*, Paris, 1983, p. 17.
30. A. Leroi-Gourhan, *Ibid.* p. 24. Voir aussi les articles du même auteur dans l'Encyclopédie de La Pléiade (*Histoire universelle*, t. 1, Paris, Gallimard, 1956 et *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, 1961.
31. M. de Certeau, *op. cit.*
32. Voir les travaux de P. Virilio sur la vision.
33. A. Cauquelin, *L'Invention du paysage*, Paris, Plon, 1989, p. 66–88.
34. On peut ainsi démontrer le déplacement d'objets entre plusieurs sites; voir par exemple le cas du menhir de Locmariaquer-Gavrinis.
35. A. Leroi-Gourhan, *Le Fil du temps, op. cit.*, p. 192. Les restes spécifiques que l'on trouve dans ces foyers s'opposent aux autres foyers. À supposer que ces restes soient effectivement et exclusivement liés à la préparation des aliments, rien n'interdit de dormir loin du lieu où l'on mange. Et que faut-il faire des foyers isolés ? (Cf. les critiques de P. Courbin, , *Bull. soc. préhistorique française*, 84, 10–12, 1987, p. 328–334).
36. Voir les inconvénients de la technique du décapage sur de grandes surfaces par opposition à la méthode Wheeler dans P. Courbin, art. cité. Sur le problème de la détermination des sols en préhistoire, F. Bordes, , *Bull. soc. préhistorique française*, 72, 5, 1975. Notre article aurait été complètement dénué d'effet polémique si toutes les conséquences des idées avancées par F. Bordes dans cette note avaient été poussées jusqu'au bout.
37. F. Audouze, , *Bull. soc. préhistorique française*, 84, 10–12, 1987, p. 343–352.
38. A. Villes, , *Bull. soc. archéologique champenoise*, 2, 1982.
39. P. Arcelin, , *Archéologie d'Entremont*, Aix-en-Provence, musée Granet, 1987, p. 56–99.
40. B. Dedet, *Habitat et vie quotidienne en Languedoc au milieu de l'âge du fer. L'unité domestique n°1 de Gailhan (Gard)*, Paris, C. N. R. S., 1987.

41. L'expérience menée par J. Garanger (, *L'Homme, hier et aujourd'hui. Recueil d'études en hommage à Leroi-Gourhan*, Paris, Cujas, 1973, p. 763–773) ne peut être mise en relation avec les problèmes généraux de la préhistoire car le sens des pratiques dont l'archéologue étudie ici les traces lui est donné par des témoins habitant encore les îles. Cette ambiguïté de la définition de la préhistoire peut être réduite si on remplace par .
- 42.P. Veyne, , *Diogène*, 143, 1988, p. 7.
43. Voir l'exposé synthétique des méthodes dans H. Kowalewska– Marszalek, , *Bull. centre genevois d'anthropologie*, 1, 1989, p. 7–13.
44. Dans le cas limité géographiquement de l'application de la méthode dendrochronologique, il est possible de dater un fragment de bois à l'année près, mais on n'est pas obligé de construire avec les bois de l'année et on peut récupérer certains éléments sur d'autres maisons abandonnées. Tout cela peut provoquer quelques fluctuations temporelles.
45. Voir par exemple les travaux d'A. Berque (*Vivre l'espace au Japon*, Paris, P.U.F., 1982 et *Le Sauvage et l'Artifice. Les Japonais devant la nature*, Paris, Gallimard, 1986).
46. Pour les caractères généraux de la ville voir F. Dagognet, *Le Nombre et le Lieu*, Paris, Vrin, 1984, p. 59–110.
47. J. Molino,, *Ethnolinguistique : contributions théoriques et méthodologiques*, Paris, Selaf, 1981, p. 244.
48. Voir en dernier lieu G. Gaucher, *Méthodes de recherche en préhistoire*, Paris, C. N. R. S., 1990, p. 173 : «Puisque l'anthropologie (physique) ne peut distinguer les uns des autres les peuples ayant vécu avant l'histoire, seuls restent pour ce faire, les documents archéologiques. Il n'est pas en effet concevable que les préhistoriens et les protohistoriens renoncent à définir et délimiter les groupes humains dont ils étudient les vestiges. La notion de culture leur permet d'orienter leurs recherches en ce domaine». On cherche désespérément dans la suite de ces lignes pourquoi ce fait est si inconcevable.
49. J. Roussot–Larroque, , *Bull. archéologique du Centre de la France*, 23, 2, 1984, p. 135–196.
50. *Ibid.* p. 136.
51. *Ibid.* p. 172.
52. *Ibid.* p. 190.
53. La même opération a lieu lorsqu'on passe de l'étude des armes à , des objets de parure au ou encore de la présence d'un type de silex à (dans J.–P. Mohen, *La Vie quotidienne. Les fouilles de Fort–Harrouard*, Paris, Picard, 1987).
54. Impossible de faire une généalogie à la Foucault, où le sens des pratiques d'une époque révolue peut être restitué lorsqu'on explicite tout ce qui est fait dans cette pratique (voir la présentation de P. Veyne dans *Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1978). Il faudrait aussi que soit satisfaite l'hypothèse principale de cette méthode, à savoir que tout soit toujours dit à chaque époque (G. Deleuze, *Foucault*, Paris, Minuit, 1986, p. 61). Or en préhistoire, rien de ce qui a été dit n'est conservé.
- 55.C'est une notion introduite par Leroi–Gourhan.

56. L. Wittgenstein, "Remarques sur *Le Rameau d'Or* de Frazer", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 16, 1977.

57. Ce type de tableau synoptique peut dans certains domaines tomber platement dans l'idée de progrès. C'est le cas lorsqu'on étudie dans le temps le rapport entre le tranchant d'un silex et la masse de matière mise en jeu (A. Leroi-Gourhan, *Le geste et la Parole. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 192). Ce graphique n'aurait d'intérêt que si le sens accordé par un homme de la pebble culture à un biface était le même que celui que donnait un individu du mésolithique à son microlithe. Or, on n'en sait rien et il est fort probable qu'il n'en soit pas ainsi. Il n'y a pas de sens transhistorique. De plus, le tranchant disponible (d'après la morphologie) était-il effectivement et entièrement utilisé par notre homme préhistorique ?

58. Nous ne partageons pas à ce sujet les espérances d'A. Gallay dans *L'Archéologie demain*, Paris, Belfond, 1986.

Agone 1

Écriture et partage de la raison. Objectivisme et relativisme en sociologie

Vialle Jacques

Écriture et partage de la raison

Objectivisme et relativisme en sociologie (a)

Les manières de produire, de traiter, mais aussi de concevoir ce qu'est un document posent, en sociologie, des questions toujours ouvertes et engagent des prises de position épistémologiques qui fixent à elles seules, par le jeu de leurs oppositions, les frontières de champs de production scientifiques où se jouent des enjeux de légitimité disciplinaire pour la définition des produits acceptables dans chaque champ.

Si la plupart des sociologues s'entendent désormais pour concevoir le sens de tout dialogue comme une *construction* largement dépendante d'un contexte (interlocutoire et situationnel), et si, s'appliquant à la technique de l'entretien, ce constat renvoie à des problèmes méthodologiques et épistémologiques, par ailleurs diversement assumés, l'*Ethnométhodologie* en fait le thème majeur de sa critique de l'objectivisme sociologique: «La question centrale à laquelle nous conduit l'analyse des entretiens est la suivante: comment effectuer le passage de l'étude des propos tenus en présence d'un observateur (l'interviewer) au sujet de certaines activités pratiques, à l'étude de ces activités, qui se déroulent donc hors de la présence de l'observateur et que nous considérons néanmoins comme des faits (...) Selon la théorie ethnométhodologique, il est fondamentalement hors de question d'inférer, en utilisant des entretiens, des faits (activités, interactions, événements) à partir des récits qu'en font les personnes interrogées» (N. Dodier, 1985, pages 204–206).

La position de l'ethnométhodologie est à rapporter, nous le verrons plus loin, à sa conception de ce que doit être l'objet d'une science sociale c'est-à-dire, en dernier lieu, à sa philosophie du sujet. Mais, ce qui apparaît plus clairement dans l'extrait cité, c'est la remise en question du passage de *l'événement* au *fait* et là, c'est toute une théorie de la connaissance qui est en jeu.

Toute prise de position en faveur d'une *théorie de la connaissance* est ainsi, en sciences sociales, indissociable, si elle se veut cohérente, d'une *conception du sujet*. Mais l'équation ne s'arrête pas là, nous verrons plus loin que cet édifice tient d'autant mieux qu'il s'articule autour d'une *théorie de l'ordre social*, l'existence de ce troisième terme étant sans doute ce qui permet de distinguer, au plan épistémologique, la sociologie de l'histoire.

Pour ce qui est de la première équation, la découverte, nous dira-t-on, ne date pas d'hier, et pour cause, tout semble avoir été dit sur le sujet dans *l'Introduction à la philosophie de l'histoire* (R. Aron, 1938). Ce que nous proposons ici, ce n'est pas la reprise de la critique aronienne, mais l'examen des effets que celle-ci a pu produire sur la formation des épistémologies contemporaines en sciences sociales. Nous nous attacherons plus particulièrement à décrire la façon dont s'engendrent et s'opposent, en sociologie, deux couples épistémologiques: *relativisme* et *réalisme critique* d'une part, *subjectivisme* et *objectivisme* de l'autre. Nous montrerons que cette dualité-double rend compte des principales positions et oppositions qui se produisent dans le champ de cette discipline.

Partons tout d'abord de ce qui, depuis les deux thèses de R. Aron, a fait le lit de toutes les épistémologies tant historiques que sociologiques: la critique du *positivisme naïf* (b).

Ce positivisme naïf, qui préside à la constitution de la sociologie *comme discipline* (Durkheim) et qui se manifeste avec force dans le premier renouveau de l'Histoire (Seignobos), est autant un positivisme de circonstance qu'une profession de foi épistémologique. Pour Durkheim, comme pour Seignobos, il s'agissait, en effet, d'imposer une connaissance *fondée sur l'observation* dans un climat intellectuel anti-scientifique, dominé par une philosophie spiritualiste (Bergson): «Le projet d'une science positive de la société doit être situé par rapport à cet état du champ philosophique. C'est la lutte interne à la discipline philosophique, contre la tradition spéculative et idéaliste qui peut permettre d'éclairer le sens et de comprendre la force de l'intention de construire une sociologie objective; c'est-à-dire à la fois théorique et empirique; une science des moeurs plutôt qu'une morale; de donner une explication sociologique plutôt qu'une analyse idéologique» (J.-C. Chamboredon, 1975, page 14).

Le positivisme durkheimien se relève aisément, trop aisément sans doute (1), dans les *Règles relatives à l'observation des faits sociaux*: «Et cependant les phénomènes sociaux sont des choses et doivent être traités comme des choses. Pour démontrer cette proposition, il n'est pas nécessaire de philosopher sur leur nature, de discuter des analogies qu'ils présentent avec des règnes inférieurs. Il suffit de constater qu'ils sont l'unique *datum* offert au sociologue. *Est chose, en effet, tout ce qui est donné, tout ce qui s'offre ou, plutôt, s'impose à l'observation.* Traiter les phénomènes sociaux comme des choses, c'est les traiter en qualité de *data* qui constituent le point de départ de la science.» (Durkheim, 1937, page 14).

Le noyau dur du positivisme naïf, tel qu'il éclatera sous les coups de la critique aronienne, est bien là: les faits s'imposent à l'observation, autrement dit, ils ont une existence propre, indépendante de ce que l'on peut en dire ou encore, il existe un découpage naturel de ces faits tel que cela les rend observables.

En histoire, l'argument positiviste est plus brutal encore: l'histoire, pour Langlois ou Seignobos, c'est l'ensemble des faits *que l'on dégage* des documents, moyennant une critique dite, qui consiste à sélectionner ce qui est de ce qui ne l'est pas et une critique où est évaluée l'authenticité du témoignage. En un mot, l'historien positiviste ne fait que redécouvrir une histoire déjà là, auparavant seulement dispersée. Cependant, là encore, même en en grossissant les traits, ce positivisme n'atteint jamais à l'absolue naïveté; même un Seignobos n'ignorait pas, comme cela a pu se trouver chez certains savants naturalistes, le rôle actif de l'observateur dans l'accomplissement de l'acte par lequel il prend connaissance de son objet. Seignobos n'ignorait pas cette intervention spécifique de l'historien dans l'opération historiographique, il l'admettait, la regrettait même, mais n'allait pas jusqu'au bout de cette considération, il se contentait d'en faire le résidu incompressible et malheureux de l'opération historique. Trente ans plus tard, cela deviendra le centre de gravité de la philosophie critique de l'histoire et donnera lieu à la formulation des conditions transcendentales à partir desquelles évolue toute connaissance historique. Il n'aura fallu pour cela qu'un simple déplacement d'attention.

Ce qu'établit définitivement la critique aronienne, c'est qu'on ne trouve, en histoire, que ce que l'on y a déjà introduit, c'est-à-dire ce que l'historien a sélectionné comme document en adoptant un point de vue particulier sur la séquence à interpréter. Ce constat s'articule sur trois affirmations logiquement liées:

1. Il n'existe pas de découpage naturel des événements historiques.

«Les systèmes et événements sociaux sont, au sens épistémologique du terme, indéfinis, tels qu'ils sont vécus par les sujets, observés par les historiens ou les sociologues; ils ne sont ni d'eux-mêmes découpés en sous-systèmes définis, ni réduits à un petit nombre de variables susceptibles d'être organisées en un ensemble de propositions liées les unes aux autres.» (R. Aron, 1967, page 848)

L'affirmation de R. Aron repose sur une distinction entre *événement et fait*: l'événement étant ce qui par définition est unique, singulier (c) et le fait, la transformation que l'on fait subir à l'événement pour lui faire avouer ce qu'il a de spécifique, c'est-à-dire de *notable* (d) ou pour le rapporter à une régularité, voire une

généralité.

2. C'est la question qui crée le document.

Autrement dit, il faut supposer l'événement pour qu'une organisation des documents devienne possible. Par ailleurs, on ne peut dire où commence et où finit le document car la liste des questions que l'on peut lui poser est elle-même indéterminée. En fait, la , pour reprendre ce concept cher à Paul Veyne, s'engendre et se déroule pour ainsi dire d'elle-même, dès qu'elle s'empare de l'événement, ce qui fait que pour parvenir à une connaissance totale de la séquence dont il est issu, il faudrait adopter sur elle , c'est-à-dire saisir à travers chaque événement, la totalité de l'histoire: «Soit l'avènement de Jules Ferry à la tête du gouvernement français; son historien doit reconnaître évidemment les conditions précises de son accession au pouvoir, les tractations qui l'ont amené, et donc quelle était la situation parlementaire française en septembre 1880; parlementaire? disons de façon plus générale et plus profonde la situation politique, donc sociale, économique, etc. Française? On ne peut négliger la conjoncture internationale: l'enquête va se déployer sur de nouveaux registres. Mais revenons à Jules Ferry: qui est cet homme? Un tempérament, une psychologie, l'aboutissement d'une histoire personnelle déjà longue? (...) Mais l'homme Ferry est-il seulement le produit d'une évolution commencée à l'instant de sa conception? Jules Ferry, c'est aussi Saint-Dié, l'émigration alsacienne, les cotonniers de Mulhouse, le protestantisme, etc. (car il faudrait remonter jusqu'aux origines chrétiennes), mais il y a une autre piste: la bourgeoisie industrielle, l'effondrement des prix agricoles, et une nouvelle série qui nous conduira, par l'étude des structures agraires, jusqu'aux défrichements de la préhistoire. Et il ne s'agit dans tout cela que d'enquêtes que notre esprit conçoit comme possibles; mais nous savons bien à quel hasard est suspendu le fait que nous soyons avertis, pour chacune, de sa possibilité; il devient légitime de postuler l'existence d'autres séries causales que celles qui viennent d'être énumérées.» (H.-I. Marrou, 1954, pages 53-54)

3. Expliquer, dans les disciplines historiques, revient à produire une intrigue.

Pour produire une intrigue, il faut saisir ensemble, sur la base de jugements réflexifs, des choses ou événements qui ne sont pas éprouvés ensemble ou même susceptibles de l'être, parce que séparés dans le temps, dans l'espace de leur production ou encore, d'un point de vue logique ou empirique. La capacité de réaliser cet acte de *composition* est la condition nécessaire de toute compréhension.

Ce que fabrique le savant lorsqu'il transporte des énoncés ou des événements d'un lieu originel de production jusqu'à un lieu final est plus qu'une simple liste, c'est une véritable construction, une *reconstitution* qui apparaît comme un niveau d'explication en soi.

On peut décomposer la mise en intrigue des événements en deux opérations : une *sélection* et une *sémantisation* (enchaînement syntagmatique des événements sélectionnés). Ce qu'il faut saisir dans la logique de cette combinaison, c'est que la sélection a toujours pour condition de possibilité et pour limite, la cohérence d'une recombinaison textuelle (*i.e.* la cohérence de l'intrigue). Ainsi, l'ordre des raisons, dans la production du récit historique, anticipe et même inverse l'ordre des opérations. Tel est l'apparent paradoxe sur lequel se joue l'objectivité de la connaissance historique: nous admettons que la recherche de la causalité est orientée par la sélection; la compréhension, sous la forme de saisie conceptuelle, précéderait les relations causales, comme elle les suivrait en interprétant les successions régulières. (R. Aron, 1938, page 256)

Pour la sociologie, les conséquences de la critique aronienne sont les mêmes que pour l'histoire, car si la documentation y est plus assurée, étant créée pour ainsi dire à volonté, elle n'en demeure pas moins fondamentalement *lacunaire*, parce que de nature à combiner des données hétérogènes entre elles. Là encore, c'est au de donner une forme à cette combinaison, qui la rende acceptable. Si la notion d'intrigue est cependant moins propre à définir ce qui compose les données sociologiques et en constitue l'explication, ces données ne sont pas pour autant auto-expressives et contre l'illusion réaliste qui menace toute démarche

empirique, J.-C. Passeron répond qu'un tableau statistique ne dit rien sur le monde (2). C'est au sociologue de dire et de contrôler ce qu'il dit, par le moyen de la comparaison, en établissant lui aussi ses séries, avec des matériaux qui ne sont jamais naturellement composables entre eux, parce que de statut empirique différent (observations ethnographiques, données d'entretien, tableaux statistiques) ou encore, parce qu'ils proviennent de sources elles-mêmes distinctes (analyse secondaire de données).

Enfin, ce que dit le sociologue est toujours situé et daté, les propositions sociologiques sont historiques au double titre de la condition historique de celui qui les énonce et de l'historicité de l'objet auquel elles se rapportent : «les concepts des sciences sociales ne détiennent un sens, théorique ou descriptif, que dans la mesure où ils restent subordonnés aux coordonnées spatio-temporelles des séries de "cas" historiques dont ils procurent une sténographie "idéale-typique" : le sens de ces concepts est donc indexé, à tout le moins implicitement, sur des configurations du cours du monde historique, toujours singulières même lorsqu'elles sont stylisées en configuration de configurations.» (J.-C. Passeron, 1989, page 243)

Pourquoi, nous dira-t-on, ce retour sur les acquis de la philosophie critique de l'histoire?

À y regarder de près, c'est la critique aronienne qui ne cesse elle-même de faire retour en s'actualisant dans des prises de position contemporaines (on le voit dans les quelques extraits cités) et c'est un retour obligé, car pour avoir si bien fait corps avec son objet, cette critique a fini par en constituer la forme moderne et, par là-même, à former le sens commun des sciences qui s'en saisissent.

Le résumé des acquis de cette critique nous aura permis de dégager les conditions théorico-discursives à partir desquelles a pu se former le relativisme contemporain et par suite, à faire apparaître le premier de nos couples épistémologiques (réalisme critique/relativisme).

En écrivant *l'Introduction à la philosophie de l'histoire*, R. Aron n'ignorait pas en effet que la ruine du réalisme métaphysique plongerait les sciences sociales dans une situation épistémologique pour le moins précaire; celles-ci ne pouvant plus compter sur une vérité universelle ou générale puisqu'il n'existe pas plus de nécessité historique que de principe d'interprétation des documents qui soit valable pour tous.

Le gouffre qu'ouvre la critique aronienne pour la pensée rationnelle n'est pas, en fait, logiquement réductible; par rapport à lui, on ne peut qu'adopter une posture épistémologique et tenter de s'y tenir: soit en conservant l'exigence d'un lien entre connaissance et vérité, quitte à faire de cette dernière une limite de l'acceptabilité rationnelle; soit en contestant l'idée même de justification rationnelle, pointant le fait que celle-ci ne peut dépendre que d'une théorie locale de la rationalité et que cette théorie ne peut être elle-même philosophiquement fondée. Cela donne, d'un côté, un réalisme critique sur lequel peuvent s'articuler différents rationalismes et de l'autre, un relativisme qui n'autorise qu'une connaissance interprétative (herméneutique) ou négative (archéologie du savoir). Ce qui se joue dans ce nouveau partage ressemble à s'y méprendre à ce qui se jouait déjà dans la lutte qui opposait, au début du siècle, positivistes et spiritualistes. Mais, cette fois-ci, cela s'énonce à partir d'une critique communément partagée, bien que différemment assumée.

Pour avoir plus particulièrement retenu, de cette critique, la thèse de la *décomposition de l'objet*, les relativistes contemporains l'ont radicalisée en *thèse de la dissolution du référent*(il n'y a que le langage, on n'en sort pas) (e). Cette thèse antiréaliste prétend que toute spéculation, qu'elle soit scientifique ou non, est prisonnière d'une *vision du monde*, ou d'un *socle épistémologique*, qu'il n'y a ni progrès ni continuité dans la connaissance ou l'histoire des idées, qu'il n'y a que *coupures épistémologiques* ou *changements de paradigmes* et pour finir, qu'il y a *incommensurabilité des visions du monde*, que toutes se valent puisqu'il n'y a pas de critère pour en décider autrement.

Si un tel métissage de termes théoriques empruntés à des sources différentes ne se retrouve jamais en l'état dans le discours savant, les idées qu'il associe n'en sont pas moins cohérentes entre elles, et le fait qu'elles le

soient, sans pour autant participer de la même origine, nous laisse soupçonner qu'à travers elles, c'est un véritable *sens commun relativiste* qui se manifeste (3).

Le problème du relativisme, c'est qu'il devient rapidement exclusif de toute démarche spéculative: il est une forme négative du savoir, qui ne se stabilise que dans le travail de déconstruction des oeuvres (f). Aussi ne le verra-t-on jamais figurer à l'état d'épistémologie officielle d'un quelconque courant ou d'une quelconque sous-discipline des sciences sociales (g).

Dans ces sciences, c'est à un relativisme ou que l'on a affaire. Celui-ci ne cesse de s'y exprimer, mais au prix d'un déplacement : il s'arrache de son lieu d'origine, la théorie de la connaissance, pour migrer vers la théorie du sujet et la théorie de l'ordre social.

Ainsi, ce n'est pas parce que le sociologue travaille sur des phénomènes contemporains et synchroniques qu'il ne redoute pas, comme l'historien, d'importer des éléments de sa propre condition dans la construction de son objet. Cette crainte, il l'a bel et bien, mais elle apparaît sur un lieu propre, la parole d'autrui et porte sur la manière dont celle-ci doit être assumée: pour le sociologue subjectiviste, elle sera conçue et traitée comme par le sociologue objectiviste.

Le nouveau partage qui apparaît ici, repose, en définitive, sur la décision méthodologique d'accorder ou non au sujet la conscience réfléchie de sa condition sociale. Cette décision, qui déborde sur une philosophie du sujet, renvoie dos à dos subjectivistes et objectivistes. Pour les uns (phénoménologues et ethnométhodologues), le sujet est *sujet connaissant* avant d'être *objet de connaissance*, il détient à lui seul la vérité sur sa condition historique et comme il y a une multiplicité de sujets, il existe corrélativement une multiplicité de vérités singulières, dont celle du sociologue (relativisme) (4). Pour les autres (théoriciens de la reproduction socioculturelle), le sujet n'est que le signifiant de *structures sociales incorporées*; il est le lieu où celles-ci se réalisent, il en est la vérification (réalisme critique) (5).

On devine déjà que l'attitude du sociologue devant ce qui menace l'intégrité de son objet sera différente, suivant le postulat méthodologique envisagé. L'objectiviste, à travers une théorisation de la rupture épistémologique : sens commun vs sens savant, n'aura de cesse de mettre à l'épreuve de l'expérimentation et de la comparaison, les éléments de la connaissance spontanée qu'il a du monde social et qui tendent à se greffer spontanément sur son objet ; quant au sens commun qu'il aura récolté de celui-ci (*i.e.*, de la parole des sujets qu'il interroge), il ira nourrir une *théorie de la légitimité culturelle* (TLC) (6). Le subjectiviste, lui, partira de l'idée qu'en tant qu'être social, il partage une propriété essentielle avec son objet (*i.e.*, ses sujets), que cette propriété n'est rien moins qu'une *compétence sociologique* et que cela le rend à même de comprendre ce que comprend le sujet qu'il observe et avec lequel il partage cette compétence. Cette idée, il l'appuiera sur une conception formelle de l'activité sociale comme activité cognitive et pratique: le sujet n'agit que parce qu'il connaît ou reconnaît une situation, la signification de son action est indexée aux caractéristiques de cette situation et, par là-même, à la connaissance qu'il en a. Enfin, il y a continuité entre sens commun et sens savant, une identité formelle étant posée entre les méthodes qu'emploient les membres d'une société pour se comprendre et comprendre le monde dans lequel ils évoluent, et les méthodes qu'emploie le sociologue pour parvenir à une connaissance, qui se veut scientifique, de ce même monde (7).

Ce qui ressort du partage entre objectivistes et subjectivistes autour de deux philosophies antagonistes du sujet, c'est donc *deux méthodologies du rapport à l'objet*. Chacune d'elles prescrivant à son tour un type d'enquête conforme à ses principes. Les subjectivistes, pour qui les phénomènes sociaux se déforment lorsqu'on les observe à travers une grille de description homogène ou par le fait même de la mise à distance que crée le dispositif d'observation, rejeteront toutes les techniques qui se rapportent, de près ou de loin, à l'analyse quantitative des données (questionnaires, échelles d'attitudes, utilisation secondaire de données, etc.), ainsi que les techniques d'investigation qualitatives comme l'entretien dirigé et les relevés ethnographiques lorsque ceux-ci sont standardisés en vue de donner prise à la comparaison systématique. L'authentique

connaissance sociologique ne pouvant être livrée, selon eux, que dans l'expérience immédiate et *in situ* du monde social, seules les approches cliniques ou participatives seront sélectionnées positivement. A partir de là, on déduit aisément quels seront les choix empiriques des sociologues objectivistes, il suffit pour cela d'inverser les arguments précédents.

Le sens commun relativiste, que nous avons retrouvé dans le postulat méthodologique de la sociologie subjectiviste, se manifeste tout autant dans la théorie de l'ordre social que cette sociologie déduit directement de sa philosophie du sujet. Cet ordre est conçu comme quelque chose qui, perpétuellement, s'autoproduit et qui donc, à proprement parler, n'est pas une , n'étant pas saisissable par le regard objectivant (h). A cela s'ajoute l'idée que cet ordre, constamment créé par les acteurs sociaux, ne leur pré-existe pas et que, par là même, *il ne peut servir à les caractériser*: «Pour les membres de la société, la connaissance de sens commun des faits de la vie sociale est institutionnalisée comme connaissance du monde réel, mais à la manière d'une prophétie qui s'accomplit, les caractéristiques de la société réelle sont produites par l'acquiescement motivé des personnes qui ont déjà ces attentes.» (i) (A. Garfinkel, 1967, page 55).

Si le monde social, comme le prétend Garfinkel, est un système *autopoïétique*, sans structure rémanente, ce que l'on pourra en dire au temps T ne sera plus valable, sauf coïncidence, au temps T+1. On retrouve là, l'argument du relativisme sur l'impossibilité d'une connaissance générale du monde historique. Et l'on voit déjà se rouvrir le débat sur *le problème du déterminisme*, i.e. sur le caractère nécessaire ou non des faits sociaux. Pour l'ethnométhodologie, en effet, il n'y a pas d'instances extérieures à l'interaction sociale qui en conditionneraient le sens et si des significations se stabilisent au cours de l'interaction, elles seront négociées la fois suivante. Il s'en suit qu'il n'existe pas non plus de règles de comportement, sinon à un niveau anthropologique fondamental, et pas davantage de normes ou de structures agissantes; tout au plus existe-t-il des contrats de communication et une échangeabilité de points de vue.

C'est sans doute à ce niveau de l'engagement théorique que se trouve le noyau principal de l'anti-sociologisme des ethnométhodologues: comment pourrait-il y avoir, en effet, de science sociologique qui ne se fonde non seulement sur un postulat réaliste, mais surtout sur un postulat déterministe, même si le caractère nécessaire des faits sociaux est ramené à une probabilité ? (8)

C'est bien parce qu'il renonce à reconstruire la diversité du monde social que le postulat subjectiviste se voit réduit à n'être qu'une psychologie sociale ou une sociologie d'intervention et qu'en ce sens, il n'entre jamais vraiment en concurrence avec le postulat méthodologique opposé.

La sociologie objectiviste reste la seule tentative de dépassement de l'aporie relativiste et cela précisément parce qu'elle développe un *principe d'intelligibilité* en référence duquel, peuvent s'effectuer la sélection et la mise en perspective des faits sociaux. Mais cela se paye, nous le verrons, de la fermeture totale du système théorique sur lui-même.

Ainsi en est-il de la *théorie de la reproduction socio-culturelle*(TRS).

La TRS se fonde sur une théorie de l'ordre social comme concordance systématique des pratiques et des structures. Autrement dit, pour elle, il n'existe pas de problème de l'individuel et du collectif, car on retrouve les structures du collectif à l'état incorporé dans l'individuel: les individus ont la pratique qui correspond à leur condition de classe. Mais précisons comment tout cela se construit.

Les classes ou fractions de classes regroupent l'ensemble des agents placés dans des conditions d'existence homogènes du point de vue d'un ensemble de critères (ce sont donc des objets construits): «Une classe ou fraction de classe est définie non seulement par sa position dans les rapports de production telle qu'elle peut être repérée à travers des indices comme le revenu, ou même le niveau d'instruction, mais aussi par un certain *sex-ratio*, une distribution géographique (qui n'est jamais socialement neutre) et par tout un ensemble de

caractéristiques auxiliaires qui peuvent fonctionner comme principe de sélection ou d'exclusion» (P. Bourdieu, 1979, page 113).

Une classe est donc construite sur la base de recoupements faits entre différentes distributions de variables. À ce titre, elle est elle-même une structure, la structure des relations entre les états de toutes les variables retenues par la mesure.

Les domaines de la pratique, qui regroupent depuis les choix éducatifs, la consommation culturelle, les loisirs, jusqu'aux , aux manières de table, etc., font par ailleurs et indépendamment des mesures socio-démographiques, l'objet de constructions qui donnent lieu, elles aussi, à des structures: *les styles de vie(j)*.

Tout cela acquiert véritablement un sens sociologique lorsque l'on rapporte l'espace construit des styles de vie à l'espace construit des positions sociales. Il apparaît alors que les systèmes de traits pertinents qui décrivent chaque domaine, se correspondent: *les structures se superposent*. Toute différence constatée dans l'espace des styles de vie est une différence dans l'espace des positions sociales et sera donc interprétée comme l'effet d'une condition sociale.

La division en classe et fraction de classe devient ainsi une dimension objective de la différenciation des pratiques (k); *tout ce qui vérifie cette règle est de l'ordre du fait social*.

Ce qui ajuste les pratiques aux structures et referme ainsi l'explication sociologique sur elle-même, est *un principe théorique: l'habitus de classe* : (P. Bourdieu et J.-C. Passeron, 1970, page 198)

L'habitus désigne ainsi à la fois *l'intériorisation de la structure sociale* propre à une condition historique et sociale donnée, chez l'agent dont c'est la condition d'existence. Et *l'extériorisation de cet acquis* en pratiques (y compris linguistiques) conformes aux normes qu'imposent cette condition.

Le principe d'intelligibilité de l'ordre social que fournit la TRS (les pratiques et les structures sociales sont ajustées) est en même temps le principe qui définit ce qu'est un fait social (toute différence pertinente du point de vue de ce qu'énonce le principe). Autrement dit, la TRS définit le fait social comme ce qui tombe sous la portée de ses règles d'interprétation. À partir de ce constat, on peut dire de la TRS qu'elle est fondamentalement infalsifiable, son principe d'intelligibilité étant hors de portée de toute contradiction empirique. Mais cela est vrai de tout principe qui ne peut se formuler directement dans le langage observationnel, et Quine nous a appris que les énoncés sur le monde extérieur ne pouvaient être jugés individuellement par le tribunal de l'expérience, mais seulement collectivement⁹. Aussi doit-on contester l'idée, que l'on rencontre de plus en plus aujourd'hui, selon laquelle, la TRS est une tautologie et que, pour cette raison, il faut l'abandonner (l). Ce serait, en effet, occulter le fait que cette théorie n'a pas fini de se déployer (m) et que, d'autre part, à l'intérieur de celle-ci, une explication ou une configuration singulière de faits n'est jamais à l'abri de la réfutation ni de la concurrence.

Ce que l'on doit voir dans ce genre d'attaques, c'est un symptôme plutôt qu'une prescription sérieuse, celui d'un sentiment d'enfermement ou de routinisation face à cette machine-à-tout-digérer qu'est la TRS surtout dans sa forme achevée: la TLC. Aussi n'est-ce pas un hasard si c'est seulement maintenant que l'Ethnométhodologie tente de se développer en France, vingt ans après sa naissance aux Etats-Unis et que l'on essaie, quitte à oublier tout ce que cette théorie doit à son contexte d'origine, de lui faire combler le vide de la critique interne (n).

Un autre couple épistémologique émerge de cette situation de conflit interne à la sociologie contemporaine. Il s'agit d'une opposition de la forme : *autonomie vs hétéronomie*, qui met en cause le statut de la sociologie comme discipline. Autant le paradigme objectiviste apparaît comme une tentative radicale de résoudre les

problèmes sociologiques en termes strictement sociologiques, autant le subjectivisme semble déployer des antennes dans toutes les directions où ses faibles ambitions gnoséologiques trouvent de quoi se renforcer. Cela était déjà vrai de l'Ethnométhodologie qui, avec l'*Analyse des conversations* fondée par H. Sacks dans les années soixante, tentait de se faire une santé théorique à grand renfort de linguistique et de philosophie du langage ordinaire et cela se précise avec l'apparition plus récente sur le marché du commentaire savant, de néologismes dont la composition stylistique montre qu'ils sont autant d'indices d'une disposition à : Sociosémiotique, Sémiopragmatique, etc.

Qui a dit: ?

On en reste là.

Notes

1. La règle méthodologique exposée par Durkheim, dans l'extrait cité (), est trop souvent présentée de manière tronquée par les tenants du subjectivisme sociologique. Ceux-ci tentent de la faire passer pour un axiome, alors qu'elle formule la conclusion de toute une série d'arguments, où Durkheim montre que *pour être autonome*, la sociologie doit se distinguer des sciences de l'esprit et des idéologies et qu'elle doit rompre, pour cela, avec l'intuitionnisme et le forma-lisme. La rigueur avec laquelle Durkheim critique chacun de ces points de vue, contraste avec la naïveté de ses affirmations positivistes (naïveté que lui décerne, bien entendu, notre regard rétrospectif). La vertu de ce positivisme apparaît ainsi, comme le dit Paul Veyne, dans ses qualités de décapage des fictions métaphysiques: (1971a, page 233)

2. Cf. J.-C. Passeron, 1982, "Ce que dit un tableau et ce qu'on en dit", *Journée d'études statistiques et sociologie*, et 1990, "L'enseignement, lieu de rencontre entre historiens et sociologues", *Sociétés contemporaines*, 1, pages 7-45.

3. Selon Hilary Putnam (1981), le sens commun relativiste a pu trouver un renforcement et une caution dans la lecture d'auteurs comme Thomas Kuhn (*La Structure des révolutions scientifiques*), Paul Feyerabend (*Contre la méthode*) ou encore, dans l'oeuvre de Michel Foucault.

D'autres auteurs français pourraient être ajoutés à la liste qu'établit Putnam (Derrida et Barthes, pour ne citer qu'eux). Mais dans le paysage intellectuel national, depuis la fin des années soixante, Foucault apparaît comme la figure la plus subtile du relativisme (nouvellement rebaptisé). On a pu voir, en effet, dans la critique radicale de la raison qu'il mena conjointement à une historiographie des sciences humaines, une accusation portée à ces sciences qui contribueraient à réduire l'homme en alimentant le pouvoir de visions réductionnistes de celui-ci: c'est la collusion historique entre la naissance du et le progrès des (Cf. *Naissance de la clinique* et *Surveiller et punir*). Dans *Les Mots et les Choses* et *L'Ordre du discours*, on a pu récupérer une justification de l'idée d'arbitraire culturel comme fondement de toutes les rationalités: c'est, par exemple, le partage entre vérité et erreur, que Foucault décrit comme un fonctionnant au même titre que l'exclusion par le tabou ou le partage de la folie, c'est-à-dire, comme la contrepartie cachée d'une positivité: «Le discours vrai, que la nécessité de sa forme affranchit du désir et libère du pouvoir, ne peut pas reconnaître la volonté de vérité qui le traverse (...) Ainsi n'apparaît à nos yeux qu'une vérité qui serait richesse, fécondité, force douce et insidieusement universelle. Et nous ignorons en revanche la volonté de vérité comme formidable machine destinée à exclure.» (1970, page 22)

4. «Le monde social (...) a une signification particulière et une structure pertinente pour les êtres humains qui y vivent, qui y pensent et qui y agissent. Ils ont sérié et interprété à l'avance le monde par de nombreuses constructions courantes de la réalité de la vie quotidienne, et ce sont ces objets de pensée qui déterminent leurs comportements, définissent le but de leurs actions, les moyens utiles pour les mener à bien.» (A. Schutz, 1953, page 10)

Comme Schutz, mais sans se limiter à une théorie de l'action, Harold Garfinkel fonde sa théorie de la connaissance sociologique sur une théorie du sujet connaissant: le monde social est construit sous forme d'objets de pensée qui en sont, pour les sujets, les *analogon*: «Nos recherches nous renvoient inmanquablement à Merleau-Ponty pour réapprendre ce qu'il nous a enseigné: notre familiarité avec la société est un miracle sans cesse renouvelé. Cette familiarité, telle que nous la concevons, recouvre l'ensemble des accomplissements de la vie quotidienne comme pratiques qui sont à la base de toute forme de collaboration et d'interaction. Il nous faut parler des aptitudes qui, en tant que compétences vulgaires, sont nécessaires aux productions constitutives du phénomène quotidien de l'ordre social.» (H. Garfinkel, 1985, page 35)

5. «Les structures cognitives que les agents sociaux mettent en oeuvre pour connaître pratiquement le monde social sont des structures sociales incorporées (...) Schèmes historiques de perception et d'appréciation qui sont le produit de la division objective en classes (classes d'âges, classes sexuelles, classes sociales), qu'ils acquièrent à travers l'expérience durable d'une position sociale et qui fonctionne en-deçà de la conscience et du discours." (P. Bourdieu, 1979, page 545).

Pour les sociologues objectivistes, *la conscience n'est donc pas à la racine de l'action*, sans doute nous aide-t-elle à nous diriger dans le monde, mais elle ne nous dit rien sur ce que nous y sommes. Cette position se retrouve chez P. Veyne qui, après avoir longtemps dénoncé la sociologie comme étant une science frauduleuse (Cf. Veyne, 1971a et 1971b), a mis depuis de l'eau dans son vin et exprime le même doute sur la connaissance que le sujet peut avoir de sa condition historique: «Un roi n'a pas à concevoir ce que lui-même et sa pratique sont: il suffit qu'ils le soient; il a à avoir conscience des événements qui se produisent dans son royaume; cela lui suffira pour se conduire en fonction de ce qu'il est à son insu. Il n'a pas à savoir conceptuellement qu'il gère des flux, il le fera de toute manière. (...) Le roi choyeur de peuple ou le gestionnaire de flux ne savent pas ce qu'ils sont, bien entendu, ils ont conscience de ce qu'ils font, ils ne signent pas de décret en état de somnambulisme; *ils ont la mentalité qui correspond à leurs actes* (...) Ils ne savent pas qu'ils ne savent pas ce qu'ils sont». (P. Veyne, 1978, pages 215-216)

6. La théorie de la légitimité culturelle (TLC) est une explication de la différenciation sociale des goûts, des pratiques et des représentations, en tant que ceux-ci sont les enjeux de luttes symboliques, entre fractions dominantes des classes sociales, pour l'imposition d'une définition et d'une représentation de ce que ces objets doivent être pour tous (*i.e.* de leur forme légitime).

Les rapports sociaux qui lient les différentes cultures de groupe ou de classe dans l'inégalité de forces et la hiérarchie de positions sont, selon la TLC, indissociablement symboliques et matériels, et constituent l'objet même de la sociologie. En ce sens, désigner une culture comme culture légitime, c'est s'astreindre à démontrer qu'elle est une culture dominante, *i.e.* que l'on peut identifier chez ceux qu'elle exclut comme chez ceux qu'elle inclut, des comportements de reconnaissance des valeurs (culturelles, professionnelles, scolaires, politiques, etc.) qui pour les uns les excluent et pour les autres les incluent. La TLC assigne clairement un terrain au travail empirique, celui des formes et des degrés d'assentiment, *i.e.* des formes et des degrés de sens commun.

7. Selon A. Schutz, la connaissance savante de l'action sociale ne se distingue de ses versions profanes que par le système de pertinence qu'elle met en jeu, c'est-à-dire le point de vue adopté sur la séquence à interpréter, point de vue pratique chez l'acteur social et strictement gnoséologique chez le savant. Pour H. Garfinkel, qui ne fait que radicaliser la phénoménologie de Schutz, l'activité sociologique est elle-même le produit d'un mode de connaissance pratique des activités sociales, elle est: (H. Garfinkel, 1967, préface)

8. «Supposons que le sociologue analyse les causes du suicide. Du fait même qu'il considère le phénomène comme social, il le soustrait pour ainsi dire au libre-arbitre personnel, il l'arrache à l'histoire et au tempérament de l'individu, il prend en bloc les suicides, leurs fréquences, et analyse les circonstances en fonction desquelles varie le coefficient. *Par définition, il se désintéresse des accidents, extérieurs ou intimes,*

qui ont pu déterminer tel suicide. Il met au jour les seules régularités parce qu'il les cherche seules. (...) la nature même de la réponse est impliquée par la question.» (R. Aron, 1938, page 291)

9.«La totalité de ce qu'il est convenu d'appeler notre savoir ou nos croyances, des faits les plus anecdotiques de l'histoire et de la géographie aux lois les plus profondes de la physique atomique ou même des mathématiques pures et de la logique, est une étoffe tissée par l'homme, et dont le contact avec l'expérience ne se fait qu'aux contours; ou encore, pour changer d'image, l'ensemble de la science est comparable à un champ de forces, dont les frontières seraient l'expérience. Si un conflit avec l'expérience intervient à la périphérie, des réajustements s'opèrent à l'intérieur du champ, il faut alors redistribuer les valeurs de vérité à certains de nos énoncés.» (W. V. O. Quine, 1980, pages 108–109)

* *

*

(a) Il faudrait supprimer du discours les concepts en *isme*, aime à répéter Paul Veyne. Certes, paroles et événements ne se rangent jamais sans de redoutables réductions sémantiques, sous de tels concepts. Aussi, sous peine de verser dans un coupable essential(isme), nous n'en userons ici que comme figure d'objet, car il s'agira d'identifier, au regard de prises de positions diverses, un certain nombre de différents théoriques et, comme chacun sait, aucune identification ne se passe de nom propre.

(b) L'épithète accolée à positivisme est une marque que nous emploierons pour distinguer, quand le contexte ne le permet pas, cette expression composée, qui dénote une conception de la réalité – en tant que celle-ci est directement accessible à la connaissance– du terme sans épithète, qui désigne quant à lui cette exigence toute scientifique de mettre en rapport des propositions avec des conditions de validité. En ce sens restreint, positivisme s'oppose logiquement à relativisme épistémologique.

(c) (P. Veyne, 1971a, page 49)

(d) «Un fait c'est un événement appréhendé au travers d'une description particulière (...) Il ne suffit pas de s'assurer des faits, il est nécessaire de les choisir, ce qui ne peut se faire sans référence aux valeurs, et les faits eux-mêmes sont le résultat d'une construction, ce qui est la deuxième propriété des faits, à la fois description et interprétation.» (J. Molino, 1983, pages 259 et 260)

(e) «Dans les milieux parisiens, la formule 'il n'y a pas de faits', jouit de toutes les faveurs. Bien entendu, je n'ignore pas qu'en un certain sens, la formule est vraie : il n'y a pas de faits qui ne soient construits (...) J'ai commencé ma réflexion sur des spéculations de la sorte, mais au bout du compte, je suis tenté de jouer les béotiens et d'affirmer que toute société est soumise à des contraintes de faits.» (R. Aron, 1968, page 122).

(f) C'est pourquoi il ne s'exprime jamais aussi manifestement que dans les démarches où le texte (ou l'assimilation d'un objet à un texte) est le support exclusif de l'investigation intellectuelle.

(g) Alors qu'il peut constituer un ressort créatif pour certaines théories physiques ou mathématiques.

(h) Autant dire que pour les subjectivistes, l'ordre social n'existe pas.

(i) On retrouve là le vieux paradigme de .

(j) Chaque modalité (mesurée) d'une pratique est rapportée à une fréquence d'occurrence. Les fréquences de toutes les modalités sont mises en correspondance, et de cette opération naissent, selon les rapprochements sélectifs que l'analyse des correspondances aura permis de constater, des configurations d'indicateurs. Ces

configurations forment la face signifiante des styles de vie.

(k) C'est sur ce lieu précis de la TRS que s'articule la théorie de la légitimité culturelle (TLC, Cf. note 7).

(l) L'accusation de ou de fait partie de la rhétorique de la dénégation qui, en science, est le privilège des pratiquants exclusif de l'*ars theorica* et autres esthétiques de l'anti-empirisme.

(m) En ce sens, elle reste productrice d'information.

(n) Depuis le début des années 1980, on voit se développer des collectifs qui, sur les thèmes mêlés de l'Ethnométhodologie et de la sociologie des récits de vie, produisent numéros spéciaux de revues et ouvrages savants, qui se manifestent toujours sous la forme explicite d'une prise de position contre la sociologie objectiviste dominante. Cf. à ce propos *Décrire, un impératif ?* (2 tomes, EHESS, 1986), *Arguments Ethnométhodologiques*(EHESS–CNRS, 1984), les numéros spéciaux de *Sociologie et société*, 1982, 2 et de *Sociétés*, 1985, 5.

Bien que l'oeuvre de H. Garfinkel ne soit pas encore traduite, on trouvera celle de A. Schutz (1987) ; H. Becker (1985); Berger et Luckman (1986). Enfin, La Maison des Sciences de l'Homme donne une reconnaissance institutionnelle à l'ethnométhodologie, en accueillant depuis peu des cycles de conférences à son sujet.

Bibliographie

Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Gallimard, Paris, 1938 (1986),.

— 1967, "Qu'est-ce qu'une théorie des relations internationales", *Revue française de sciences politiques*, XVII.

— 1968, *La Révolution introuvable*, Fayard.

Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Minuit, 1979,

Pierre Bourdieu, & Jean–Claude Passeron, 1967, , traduction du texte anglais in *Social Research*, 34, 1.

— *La Reproduction*, Minuit, Paris, 1970.

Jean–Claude Chamboredon, , *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°2, 1975.

Nicolas Dodier, in *Décrire, un impératif?*, (EHESS–CNRS, 2 tomes), 1985.

Émile Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*, Quadrige, PUF, Paris, 1937 (1986).

Paul Feyerabendt, *Contre la méthode*, Le Seuil, Paris, 1975 (1979).

Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, PUF, Paris, 1963 (1983)

— 1966 (1986), *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.

— 1970 (1971), *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.

— 1975 (1987), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge Polity Press.

-- 1985, , *Sociétés*, n°5.

Claude Grignon & Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le Populaire*, Le Seuil, Paris, 1990.

Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris, 1962 (1983).

Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Le Seuil, Paris, 1954 (1975).

Jean Molino, *L'événement: de la logique à la sémiologie*, publication de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 1983 (1986).

Hilary Putnam, *Raison, Vérité et Histoire*, Minuit, Paris, 1981 (1984).

Willard. O. VanQuine, , in Pierre Jacob, 1980, *De Vienne à Cambridge*, Gallimard, Paris, 1951.

Alfred Schutz, *Le Chercheur et le Quotidien*, Méridien-Klincksieck, 1962 (1987).

Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Le Seuil, Paris, 1971a, 1979.

-- 1971b, , *Diogène*, 75.

-- , in *Comment on écrit l'histoire*, Le Seuil, Paris, 1978 (1979).

Agone 1

Palimpseste 9732

Sochaba David

Palimpseste 9732

Nature : document papier scanné

Datation : période bleu moyen

Localisation : sol zéro ; T3 ; 43°19/5°26

Langue : bêta17 standard ; disponible

Apocryphe : 0 à 3

Conservation : 5% apparent ; indice 1 à 10

Restitution : 83% apparent

Reconstitution : 1% apparent

Propriété : public

Accession : public

[S'il m'est] permis de présenter aujourd'hui les résultats de ce travail, c'est bien à vous que je le dois, à votre opiniâtreté, à votre probité, à votre courage, à la force de vos convictions enfin. Mais avant de commencer mon exposé, je tiens à vous remercier du geste élégant qui me permet de choisir par dessus quel texte seront retranscrites mes paroles. C'est un geste qui ne montre pas seulement la confiance dont vous m'honorez, mais aussi votre respect le plus strict de ces façons qui seules garantissent notre identité. Enfin, la visite du fonds sur lequel vous vivez et dont les richesses restent sans égales, m'a offert tous les plaisirs mélangés et délicats de l'indécision. Aussi, il ne sera pas dit que [...] C'est en des temps où les marges ne suffisaient plus pour porter toute la charge des commentaires, qu'il est certain que la lutte était déjà perdue, qu'elle continuait pour elle-même, motif transparaissant de sa propre vanité. Alors que ses manières disparaissaient, l'écriture continuait ; les traces restent nombreuses ; les faits sont là. Des faits que nous conservons ainsi, privés de leur devenir de texte, pour témoigner dans leur immobilité stérile et définitive, des strates qui relient les écrits passés aux textes toujours présents. L'écriture pouvait continuer parce qu'elle changeait, imperceptiblement, mais elle continuait et elle changeait. Elle se transformait et commencerait bientôt de se recouvrir,

imperceptiblement, puis plus ouvertement, plus complètement. Enfin, elle dut se reconnaître, dans ce qu'elle échappait à sa disparition en se recouvrant [...] Ces façons qui nous sont familières à force de quotidienneté témoignent des restes banalisés de façons anciennes. Des façons qui ne furent pas toujours acceptées dans la quiétude, ou plutôt dans l'indifférence où nous vivons : les évocations de grandes périodes d'autodafés ne sont pas rares dans plusieurs textes de stratifications et d'origines très diverses. [...] pourtant, dans cette quête des origines premières de nos façons, certains lecteurs remontent aux temps de l'école du grand Aristote, alors que d'autres ne veulent trouver là que les manières de ceux du Livre. Le grand Aristote a transmis par ses enseignements, et avec l'aide de ceux qu'il a formés à ses façons, les principes du texte suivant les règles de l'écrit vivant ; sa pensée fut toute et tout de suite réécrite, et à chaque nouveau responsable de la transmission des textes encore réécrite, il n'y a aucun doute; et c'est la raison pour laquelle ses enseignements demeurent, même dans les faits, toujours vivants. Ceux du Livre ont imposé l'inlassable commentaire, le commentaire du commentaire, qui constitue la seule manière de façonner la trace toujours actuelle des lectures multiples et toujours nouvelles. Ce sont là des évidences, qui pour être encore discutées dans leurs profondes significations ne sont plus remises en doute en tant qu'événements. [Seule la] discussion de filiations étrangères peut permettre d'expliquer l'évolution du commentaire au recouvrement ; une évolution qui dut être d'abord inquiète et comme contrainte, pour s'avouer ensuite comme constitutive du quotidien de nos façons d'écriture. J'ai été amené à formuler l'hypothèse qu'une période de prolifération, dont la volonté dut être politique, a induit un clivage de nature dans la production écrite. Si je me permets d'affirmer sans autre forme de démonstration que cette volonté dut être politique, c'est que, pour vivre aujourd'hui nos façons dans la quiétude, on sait de quelle nature furent les raisons des conflits qui engendrèrent la Réforme. D'un côté une sorte d'écrits que je nomme jetables ; écrits qui devaient être d'une qualité matérielle médiocre, d'un format étriqué et d'une longueur très probablement réduite. D'un autre côté, ce texte tel que nous le connaissons, ample et lourd, dans son matériau fiable. Sans préjuger de la qualité des événements qui y étaient mis en forme, la généralisation de la production des écrits jetables dut profiter à la prolifération de commentaires de qualité médiocre – s'il y avait là des commentaires, ce dont nous ne pouvons être absolument sûrs, mais qu'il semble raisonnable de tenir pour tout à fait possible. Cette première hypothèse n'est pas facile à démontrer par les faits : des écrits jetables, comme nous devons nous y attendre, le temps ne nous en a laissé aucun, et leur évocation ne semble pas avoir motivé les plus fameux commentateurs. C'est précisément de cette absence, dont on peut voir la cause première dans la fragilité matérielle même de ces écrits, que l'on peut être certain qu'ils ont été. Mais le meilleur argument que nous pouvons encore avancer tient à ce que la période de prolifération peut être logiquement déduite d'une période dite de raréfaction, qui la suit : les écrits jetables ont alors disparus, non seulement comme un effet de la cause première, mais en outre de ce que leur production fut interrompue à la suite d'un changement des stratégies de support, pour lequel il faut une fois encore invoquer une volonté politique. Les enregistrements sonores et vidéos, qui étaient déjà familiers à la génération ancienne, ont dû remplacer progressivement puis officiellement le texte [...] Seul ce texte, tel que nous le pratiquons aujourd'hui a survécu. Et s'il a survécu, c'est d'abord par ses seules qualités matérielles, mais ensuite et essentiellement par les significations que ces qualités ont prises pour nous, parce que nous les avons élevées à leur plus haut rang, à leur valeur réelle, celle de support potentiel de toutes les significations, support perenne et dernier de la lettre vide. [...] et ceci, jusqu'à l'époque de la Réforme, cette époque que nous connaissons sans ombre, et qui vit naître le schisme dans la communauté de ceux qui travaillaient dans le texte. Nous seuls continuons à refuser toute autre forme d'écriture que le recouvrement, et ceci quel qu'en soit le prix. Nous seuls portons le texte, dans son intégrité, jusqu'à sa dignité dernière [...] . Quoi qu'il en soit, de la période de prolifération, il ne reste que quelques faits de stratification zéro, quelques pages jamais recouvertes, qui ont été isolées récemment et que nous conservons comme les premiers faits. Certains des plus anciens des premiers faits gardent encore des marges vierges, tandis que d'autres portent déjà, sur certaines pages, des signes très divers, des croix de complexités variables, des traits plus ou moins embrouillés, des formes géométriques, des arabesques parfois figuratives et quelquefois tout à fait élégantes. L'analyse de ces signes, leur décodage, sont en cours, mais présentent de sérieuses difficultés sémantiques. On trouve ensuite, dans des faits de stratification supérieure, une dominance de chiffres, qui peuvent être des dates comme des numéros de page – mais ceci n'est pas encore tout à fait clair. Ensuite, ce sont les premiers mots qui apparaissent, tout d'abord visiblement détachés du discours de l'écriture même et qui, pour cette raison,

semblent plutôt de l'ordre de messages entre lecteurs, que de celui de véritables prémices d'un commentaire originel. À moins que ces messages n'aient été destinés à faire office de repères pour une relecture, auquel cas ils pourraient être tenus pour de véritables prémices à une réécriture. De rares faits, les plus récents de ceux que nous avons isolés, montrent de réelles prémices ; c'est ici un recouvrement partiel qui relie sans l'ombre d'un doute le commentaire au texte commenté. Tout a donc commencé dans les marges. [Et c'est] donc par une incursion du commentaire dans la dernière lettre, la lettre vide, la lettre qui sépare pour désigner le sens, que doit être compris le recouvrement. Car seul le recouvrement travaille dans le texte avec son ambiguïté de support et de sens [...].

Agone 1

Sur "La sagesse grecque" de Giorgio Colli

Salazar–Ferrer Olivier

Sur La Sagesse grecque de Giorgio Colli

Traduction de M.–J. Tramuta, L'Éclat, 462 pages.

La parution du premier tome de cette célèbre anthologie des textes présocratiques, avec leur version grecque et leur traduction est la première d'une série de trois ouvrages qui rendra plus accessible la connaissance dans le texte grec, de la sagesse présocratique, diffusée jusqu'à présent par l'éditeur allemand H. Diels, ou dispersée dans les ouvrages coûteux des Belles Lettres.

La Sagesse grecque est la traduction de l'oeuvre brutalement interrompue de Giorgio Colli, auteur avec Mazzino Montinari, de la prestigieuse édition italienne des oeuvres de Nietzsche, ainsi que plusieurs ouvrages sur la philosophie classique grecque et moderne.

Giorgio Colli ne cherche pas à restituer une collection de fragments, mais la trace cohérente du désir de connaissance philosophique tel qu'il émerge peu à peu à travers la mythologie des grandes figures de la connaissance que sont Dionysos et Apollon, Orphée et Musée, les Hyperboréens et Énigme. En France, les oeuvres de M. Dérienne, de J.–P. Vernant ou de C. Ramnoux, en Angleterre celles de G. Guthrie nous ont familiarisé avec les maîtres anciens de la Vérité, mais il restait à les faire lire. Nietzsche est bien sûr derrière le choix des textes, mais un appareil critique très dense accompagne chacun d'eux pour en préparer le sens, quitte à se séparer parfois de l'opinion du philologue de Bâle, qui se disait «hyperboréen» dans *Ecce homo*.

Ce n'est pas un hasard si la figure de Dionysos apparaît la première; de lui émane la vie frémissante et la réunion des contraires. Animal et dieu, masculin et féminin, violent et délicat, il est «élan insondable, l'élément liquide illimité, le flux de la vie qui se précipite de rocher en rocher dans l'ivresse du vol et le déchirement de la chute; c'est l'inexorable à travers le fragmentaire».

Reprenant l'idée d'une ivresse esthétique chez Dionysos, Colli y voit le contrôle et le détachement qui l'accompagne; la connaissance suit l'extase sous la forme de la divination et de la distance du jeu. Bref, il n'est pas le Dieu de la confusion mais celui de la synthèse lucide. Ainsi l'opposition du dionysiaque et de l'apollinien héritée de *La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie* de Nietzsche s'atténue avec précision. Dans la tradition de Willamovitz et de Walter Otto, Giorgio Colli voit dans la figure d'Apollon la fonction de la connaissance claire et distincte où serait respectée la mesure souveraine et divine du Cosmos; pourvu de l'harmonie de la lyre et de la distance redoutable de l'arc, Apollon est aussi «l'oblique» qui révèle ses vérités par la mantique et les trances de la Pythie, et dont les traits piquent douloureusement comme ceux de Socrate, qui s'attribue la devise du temple de Delphes. Dès lors, si Apollon donne sa forme agonistique et interprétative au désir de connaissance, Dionysos lui offre son exubérance vitale d'enfant casse-cou mangé par les Titans et ressuscité miraculeusement.

De là, la connaissance orphique des mystères, que l'on peut supposer être celle d'Eleusis dans les initiations sacrées, n'est pas séparable du cadre conceptuel de la connaissance comme vision et comme retour gnostique aux origines qui se manifesterà à nouveau chez Platon dans le Phèdre. Un certain nombre de tablettes sacrées témoignant de ces Mystères sont présentées par Colli avec des textes admirables sur Alétiá, la Vérité, et la Mémoire :

Quand tu devras mourir

tu te rendras aux demeures bien construites d'Hadès.

À droite il y a une fontaine

et près d'elle se dresse un cyprès blanc

et les âmes des morts qui descendent s'y rafraîchissent.

Ne t'approche pas trop de cette source

Mais en face tu trouveras l'eau fraîche qui s'écoule

du marais de Mnémósyne, les gardiens au-dessus se tiennent

Ils te demanderont du profond de leur coeur

Ce que tu vas cherchant dans les ténèbres du funeste Hadès

Dis-leur : je suis le fils de Pesante et du ciel étoilé...

Tablette d'Hippone.

Orphée porte loin la puissance d'Apollon puisqu'il raconte des mythes qui organisent musicalement une connaissance du monde. On lira avec attention dans la savante introduction de Giorgio Colli les détails de l'exégèse des poèmes orphiques qui sont présentés.

Mais l'apport le plus original, sans doute, de *La Sagesse grecque* est l'ensemble des extraits et fragments sur les hyperboréens Abaris et Aristas cités par Pindare et Hérodote; chamants apolliniens venus du peuple des glaces, Aristas, le magicien «dont l'âme s'échappe à volonté et traverse la terre» accompagne Apollon sous la forme d'un corbeau et Abaris, l'homme qui ne mange jamais, promène sa flèche et ses oracles par le monde.

Enfin les quatre cent cinquante pages finissent avec un choix de fragments sur l'Énigme (*problema* en grec) qui clôt logiquement le parcours en naissant de la contradiction et de l'étonnement qui en résulte, initiation première de la sagesse. Ainsi, du bouillonnement dionysiaque des contraires à l'Énigme, se ferme le cercle où s'engendrera la philosophie.

Les éditions françaises de L'Éclat sont parmi les rares à introduire la pensée philosophique italienne, si vivace et inventive aujourd'hui, en publiant l'*Après Nietzsche* de G. Colli, ou encore *L'Étonnement et le Hasard* d'Antonio Gargani. Non seulement les textes classiques grecs et latins sont accessibles en Italie en collection de poche chez Rizzoli ou Adelphi, munis d'un excellent appareil critique mais, dépassant depuis de nombreuses années la forte tradition hégélienne et marxiste, les philosophes italiens ont abordé le post-nietzschéisme par le biais de la tradition anglo-saxonne et de l'herméneutique, bien avant que les Français se dépataugent d'un post-structuralisme verbeux ou d'un post-romantisme éclectique et chauvin.

Les ouvrages du meilleur connaisseur de la Renaissance qu'est Eugenio Garin sont introuvables en France sauf l'admirable *Moyen Âge et Renaissance* paru chez Gallimard, de même que la plus grande partie de l'oeuvre de Benedetto Croce. Une certaine audace anime aujourd'hui le prestigieux Institut napolitain pour les études philosophiques qui reçoit cette année K.-O. Apel, Paul Ricoeur, Karl Popper et Gadamer, entre autres, et qui vient de concevoir sous l'égide du gouvernement italien et de l'Encyclopédie italienne un projet d'encyclopédie sur les philosophes anciens et modernes sous la forme de films vidéo.

L'italianité de Nietzsche amoureux du ciel alcyonien de Turin ou de Gênes a séduit les Italiens eux-mêmes par les prémonitions d'une lutte contre le pragmatisme anti-esthétique du monde moderne au nom duquel les armées économiques se battent aujourd'hui. Dégoûté des nationalismes haineux, secoué par un wagnérisme pompier et catholique, pressentant la vague d'un anti-sémitisme que ses premiers écrits alimenteraient peut-être, Nietzsche se voulait à la fin de sa vie plus italien ou français qu'allemand, et n'avait de louanges que pour Venise, la ville par excellence et pour une philosophie alerte, joueuse et aimant rire, toute apollinienne et dionysiaque, pleine de la grande santé qu'on lui connaît dans *Le Cas Wagner* et *L'Antéchrist*. Nul doute que le dernier ouvrage de Giorgio Colli soit du même métal.

Olivier Salazar-Ferrer

OEuvres de Giorgio Colli disponibles en français :

La Nature aime se cacher, 1991 (1948), L'Éclat.

Philosophie de l'expression, 1988 (1969), L'Éclat.

Après Nietzsche, 1987 (1979), L'Éclat.

La Sagesse grecque

– Vol. I : *Dionysos, Apollon, Orphée, musée, hyperboréens et Énigme*.

– Vol. II : *Épiménide, Phérécyde, Thalès., Anaximandre, Anaximène, Onomacrit*.

– Vol. III : *Héraclite*.

Encyclopédie des auteurs classiques, 1990 (1983), Christian Bourgois.